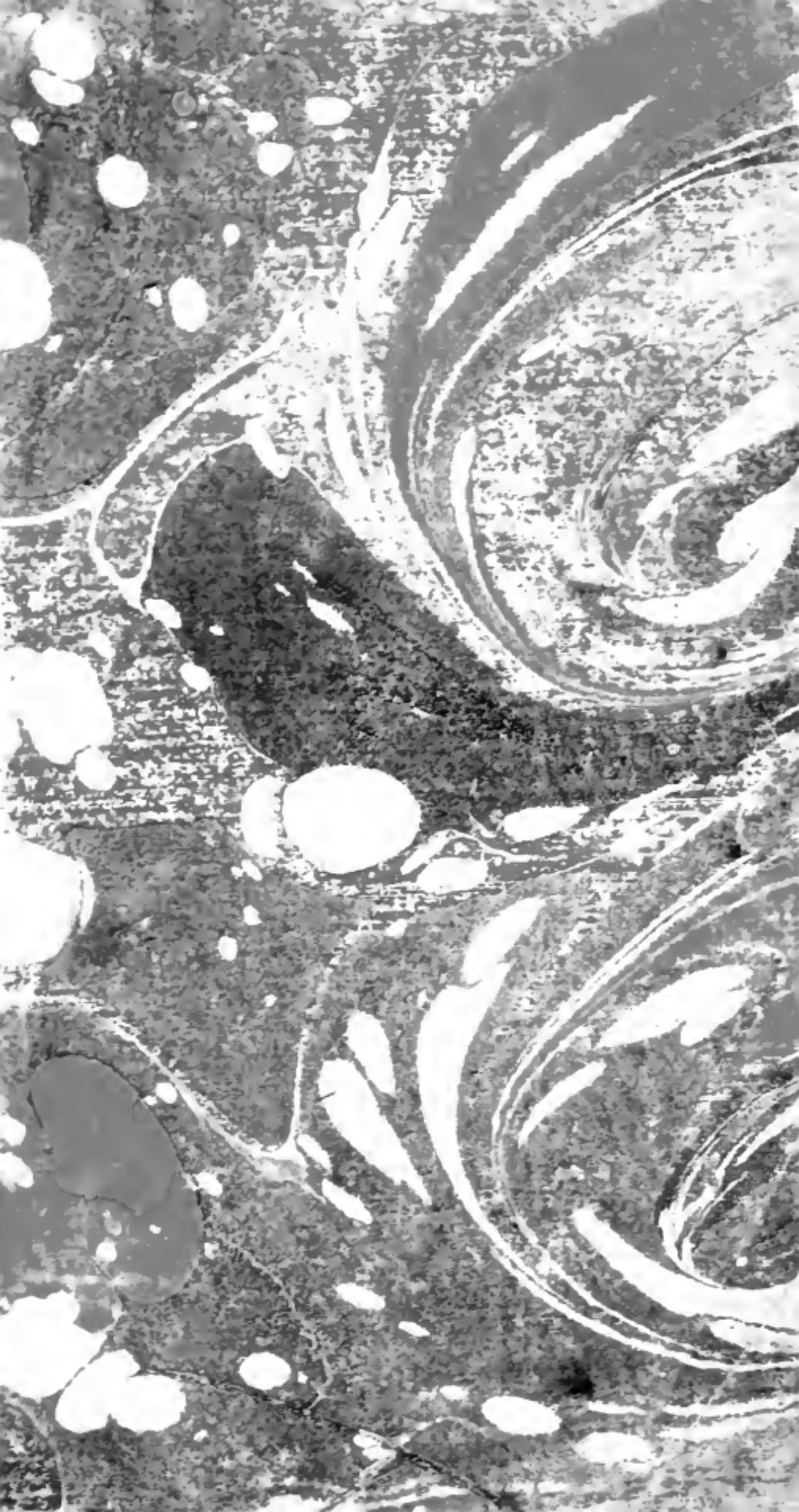


500

University
BIBLIOTHEC

Original





Baron
coll. spec.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

AMUSEMENS
SERIEUX
ET
COMIQUES.

Par feu M. RIVIERE DUFRESNY.
NOUVELLE EDITION.

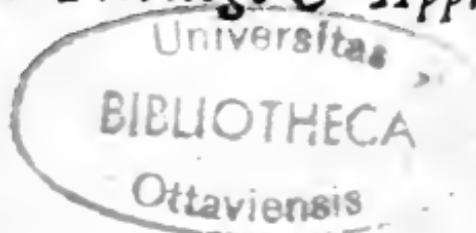


A PARIS,

Chez BRIASSON Libraire, rue S. Jacques,
à la Science.

M. DCCXXXIX.

Avec Privilege & Approbation.



UNIVERSITY

LIBRARY

COLLEGE

NORTH

PQ

1794

.D7A7

1739

Coll. spec.



APPROBATION.

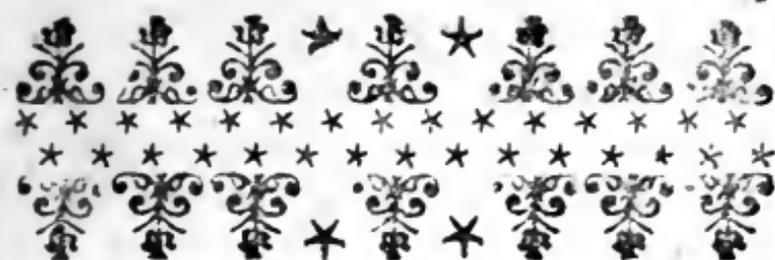
J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Oeuvres de M. RIVIERE DUFRESNY*, & ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le 7 Mars 1731.
Signé, MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ;
SALUT. Notre bien-amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public plusieurs Ouvrages, qui ont pour titres : *Des Antiquités de la Maison de France, & de la diversité des Opinions sur plusieurs Généalogies de Maisons Souveraines ; des Propriétés de la Médecine par rapport à la vie civile ; les Oeuvres de Dufresny & de Brueys ; les Révolutions de Perse ; Voyages de Legentil*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter led. Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui sem-

blera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sr d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre bon plaisir. Donné à Versailles, le dix-neuvième jour de Décembre, l'an de grace mil sept cent trente-huit; & de notre Règne le vingt-quatrième. Par le Roi, en son Conseil. Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre 10. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 146. fol. 132. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 20 Décembre 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.



AMUSEMENS
SERIEUX
ET
COMIQUES.

PREMIER
AMUSEMENT.
P R E F A C E.

LE Titre que j'ai choisi me met
en droit de faire une Préface
aussi longue qu'il me plaira; ce
une longue Préface est un véri-
table amusement.

J'en ai pourtant vû de très nécessaires pour l'intelligence du livre ; mais la plûpart, au lieu de mettre l'ouvrage au jour, n'y mettent que la vanité de l'Ouvrier.

Un bon Général d'Armée est moins embarrassé à la tête de ses Troupes, qu'un mauvais Auteur à la tête de ses Ecrits. Celui-ci ne sçait quelle contenance tenir : S'il fait le fier, on se plaît à rabattre sa fierté ; s'il affecte de l'humilité, on le méprise ; s'il dit que son sujet est merveilleux, on n'en croit rien ; s'il dit que c'est peu de chose, on le croit sur sa parole : Ne parlera-t'il point du tout de son Ouvrage : La dure nécessité pour un Auteur.

Je ne sçais si mon Livre réussira ; mais si on s'amuse à le critiquer, on se sera amusé à le lire, & mon dessein aura réussi.

J'ai donné aux idées qui me sont venues, le nom d'Amusemens : ils seront sérieux & comiques, selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant ; & selon l'humeur où vous serez en les lisant, ils

pourront vous divertir, vous instruire, ou vous ennuyer.

L'autre jour un de ces esprits forts qui croient que c'est une foiblesse de rire, trouva un de mes Exemplaires sous la main; à l'ouverture du Livre il fronça le sourcil: Que je suis indigne de ce titre, s'écria t'il d'un ton chagrin! N'est-ce pas profaner le sérieux, que de le mêler avec du comique? Quelle bigarrure!

Cette bigarrure, lui repondis je, me paroît assez naturelle: si l'on examine bien les actions & les discours des hommes, on trouvera que le sérieux & le comique y sont fort proche voisins. On voit sortir de la bouche d'un bon comique les maximes les plus sérieuses & tel qui affecte d'être toujours sérieux, est plus sérieux, & plus comique qu'il ne pense.

Mon homme poussa plus loin sa remontrance: N'avez vous point de honte, continua-t'il, de faire imprimer des Amusemens? Ne sçavez vous pas que l'homme est fait pour s'occuper, & non pas pour s'amuser? A cela voici ma reponse.

Tout est amusement dans la vie ; la vertu seule merite d'être appelée occupation : S'il n'y a que ceux qui la pratiquent qui se puissent dire véritablement occupés, qu'il y a des gens oisifs dans le monde !

Les uns s'amuseut par l'ambition , les autres par l'interêt, les autres par l'amour ; les hommes du commun par les plaisirs , les grands hommes par la gloire , & moi je m'amuse à considérer que tout cela n'est qu'amusement.

Encore une fois , tout est amusement dans la vie ; la vie même n'est qu'un amusement , en attendant la mort.

Voilà du sérieux , j'en ai promis ; mais passons vite au comique.

Je voudrois écrire , & je voudrois être original : Voilà une idée vraiment comique , me dira ce sçavant Traducteur , & je trouve fort plaisant que vous vous avisiez de vouloir être original en ce tems-ci : Il falloit vous y prendre dès le tems des Grecs : les Latins même n'ont été que des copies.

Ce discours me décourage. Est-il donc vrai qu'on ne puisse plus rien inventer de nouveau ? Plusieurs Auteurs me le disent : si Monsieur de la Roche Foucaut & Monsieur Pascal me l'eussent dit, je le croirois.

Celui qui peut imaginer vivement, & qui pense juste, est original dans les choses mêmes qu'un autre a pensées avant lui ; par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qui les eut pensées avant les autres, si les autres ne fussent venus qu'après lui.

Les pensées de Mr. de la Roche-Foucaut & de Mr. Pascal, sont autant de brillans d'esprit mis en œuvre par le bon goût & par la raison ; à force de les retailer pour les déguiser, les petits ouvriers les ternissent ; mais tout ternis qu'ils sont, on ne laisse pas de les reconnoître & ils effacent encore tous les faux brillans qui les environnent.

Ceux qui dérobent chez les Modernes, s'étudient à cacher leurs larcins ; ceux qui dérobent chez les Anciens, en

font gloire. Mais pourquoi ces derniers méprisent ils tant les autres ? Il faut encore plus d'esprit pour bien déguiser une pensée de Pascal, que pour bien traduire un passage d'Horace.

Après cela je conviens que quelque génie qu'on ait ; il est impossible de bien écrire, pour son siècle, qu'après s'être formé l'esprit sur les Anciens, & le goût sur les Modernes.

Cela ne suffit pas, s'écrie mon Sçavant, il faut être tout plein de l'antiquité, il faut travailler à force d'érudition, il faut puiser dans les sources. Je vous entends, il faut piller, vous ne l'osez dire, hé bien, je le dis pour vous, il faut piller ; mais je ne pillerai ni dans les Livres anciens, ni dans les Livres modernes ; je ne veux piller que dans le Livre du monde.

Le Monde est un Livre ancien & nouveau : de tous tems l'homme & ses passions en ont fait le même sujet ; ces passions y sont toujours les mêmes : mais elles y sont écrites différemment, selon la différence des siècles ; & dans un même siècle chacun les lit différemment, selon

le caractère de son esprit, & l'étendue de son génie.

Ceux qui ont assez de talent pour bien lire dans le livre du Monde, peuvent être utiles au Public, en lui communiquant le fruit de leur lecture; mais ceux qui ne savent le monde que par les Livres, ne le savent point assez pour en faire des leçons aux autres.

Quelle différence entre ce que les Livres disent des hommes, & ce que les hommes font.

Si le monde est un Livre qu'il faut lire en original, on peut dire aussi que c'est un pays qu'on ne peut ni connoître ni faire connoître aux autres, sans y avoir voyagé soi-même. J'ai commencé ce voyage bien jeune; j'ai toujours aimé à faire des réflexions sur tout ce que j'y ai vû: Je me suis amusé à faire ces réflexions, je m'amuse à les écrire, je souhaite que vous vous amusiez à les lire.



AMUSEMENT

SECONDE.

LE VOYAGE

DU MONDE.

IL n'y a gueres d'amusemens plus agréables, ni plus utiles que le voyage: Si quelqu'un veut voyager avec moi par le monde, c'est à dire, parcourir à peu près tous les états de la vie, qu'il me suive, je vais en faire une relation en style de voyage: cette figure m'est venuë naturellement, je la suivrai.

Par où commencer ce grand voyage? Que de pays se présentent à mon imagination! Celui de tous qui peut donner les plus fines leçons de la science du monde, c'est la Cour: arrêtons-nous y un moment.

L A C O U R.

La Cour est un pays très-amusant. On y respire le bon air; les avenues en sont riantes, d'un abord agréable, & aboutissent toutes en un seul point.

La Fortune de Cour paroît nous attendre au bout d'un grand chemin couvert à tout le monde; il semble qu'on n'ait qu'à y mettre le pied pour parvenir: cependant on n'arrive à ces fins que par des chemins ouverts & de traverse, disposés de manière que la voye la plus droite n'est pas toujours la plus courte.

Je ne sçais si le terrain de la Cour est bien solide; j'ai vû des nouveaux débarqués y marcher avec confiance, & de vieux roturier n'y marcher qu'en tremblant.

C'est un terrain haut & bas, où tout le monde cherche l'élevation: Mais pour y arriver, il n'y a qu'un seul sentier; & ce sentier est si étroit, qu'un ambitieux ne sçautroit y faire son chemin sans renverser l'aure,

Le meilleur est que ceux qui sont sur leurs pieds, ne relevent gueres ceux qui sont tombés : car le génie des Courtisans , c'est de ne rien donner à ceux qui ont besoin de tout, & de donner tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

Malgré les difficultez qui se rencontrent en ce pays, on y va loin quand on est conduit par le vrai merite ; la difficulté, c'est de le faire distinguer. Il y en a tant de faux ! Celui même qui s'y connoît mieux, s'y trouve quelquefois bien embarrassé, tel pour échaper à son discernement, se couvre d'une recommandation étrangere, & ne paroît qu'à l'abri d'un patron ; en sorte qu'un homme est toujours caché derrière un autre homme.

On annonce un nouveau venu, on le prône : on dispose tout pour lui & sans lui : il n'agit ni ne parle ; c'est un homme sage, dit-on. En effet il y a de la sagesse dans la modestie & dans son silence ; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'est qu'un sot.

C'est ainsi que l'habileté des uns fait

la fortune des autres: & si quelqu'un brille par son propre mérite, aussitôt pour en offusquer l'éclat, la médilance élève les plus épais nuages, & l'envie les plus noirs vapeurs; en sorte que la vertu ne paroît plus vertu, le vice ne paroît plus vice, tout est confondu. Dans cette affreuse obscurité le Soleil paroît, pénétrant tout, voit & fait voir les objets tels qu'ils sont: c'est alors que l'on rend justice: c'est alors qu'on peut dire que l'honnête homme est heureux quand on se ressouvient de lui, & le scelerat quand on l'oublie.

En voyageant dans le pays de la Cour, j'ai remarqué que l'oisiveté regne parmi les habitans, je ne parle que du peuple, car les grands & ceux qui travaillent à le devenir, ont des affaires de reste, le manège de Courtisan est un travail plus pénible qu'il ne paroît.

A l'égard des subalternes, ramper & demander, c'est tout leur manège, & leurs longs services font tout leur mérite,

J'excepte quelques Officiers, qui sans bassesse & sans manège, borne leur am-

bition à bien servir le Maître, & vivent tranquilles dans cette médiocrité d'état ou l'on trouve ordinairement le vrai mérite.

Dans cet état médiocre que je mets entre le peuple & les grands Seigneurs, on peut être poli sans fourberie, & franc sans grossiereté: on peut n'avoir ni la bassesse du peuple, ni la hauteur des Grands, en un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faisant le portrait d'un galant homme de condition médiocre, je ferois insensiblement celui d'un grand Seigneur aimable, tant il est vrai que malgré la différence du rang, un honnête homme ressemble toujours à un honnête homme.

Les Courtisans de la première Classe, sacrifient tous également leur vie & leur repos; les uns par principe d'honneur & de vertu se sacrifient, parce qu'ils sont utiles à la Cour; les autres parce que la Cour leur est utile.

Ces derniers sont les plus acharnés à la fortune: J'en ai connu un qui à soixante & quinze ans commençoit à prendre des

mesures pour se retirer. J'ai beaucoup travaillé, disoit il, & je n'ai travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos; j'espere bien me reposer dans quelques années. Je dirois volontiers que ceux de ce caractère travaillent jusqu'à la mort, pour se reposer le reste de leur vie.

Quoique le *Courtisan* & le *Petit Maître* soient d'un même pays, ils ont néanmoins les mœurs toutes différentes.

Le *Courtisan* s'étudie à cacher son dereglement sous des dehors réglés.

Le *Petit Maître* fait vanité de paroître encore plus déréglé qu'il n'est.

L'un pense beaucoup avant que de parler, l'autre parle beaucoup & ne pense gueres.

L'un court après la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir après lui.

Les *Courtisans* caressent ceux qu'ils méprisent, leurs embrassades servent à cacher leur mépris, quelle dissimulation! Les *Petits Maîtres* sont plus sinceres; ils

ne cachent ni leur amitié ni leur mépris : la maniere dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre , & leurs embrassades sont ordinairement moitié careffe , moitié coups de poings.

Le langage courtois est uniforme , toujours poli , flatteur , insinuant , le langage *Petit-Maitre* est haut & bas , mêlé de sublime & de travail , de politesse & de grossiereté.

En sortant de la Cour , entrons dans Paris , nous y trouverons dequoi nous y amuser long-tems ; la vie d'un homme ne suffit pas pour en achever le voyage.



A M U S E M E N T

T R O I S I E' M E.

P A R I S.

Paris est un monde entier ; on y découvre chaque jour plus de pays nouveau & de singularités surprenantes, que

dans tout le reste de la Terre : on distingue dans les Parisiens seuls tant de Nations, de mœurs & de coutumes différentes, que les habitans mêmes en ignorent la moitié. Imaginez-vous donc combien un Siamois y trouveroit de nouveautés surprenantes ; quel amusement ne seroit-ce point pour lui, d'examiner avec des yeux de voyageur toutes les particularités de cette grande Ville ? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moi ; ses idées bizarres & figurées me fourniront sans doute de la variété, & peut-être de l'agrément.

Je vais donc prendre le génie d'un voyageur Siamois, qui n'auroit jamais rien vû de semblable à ce qui se passe dans Paris : nous verrons un peu de quelle manière il sera frappé de certaines choses que les préjugés de l'habitude nous font paroître raisonnables & naturelles.

Pour diversifier le stile de ma relation, tantôt je ferai parler mon voyageur ; tantôt je parlerai moi-même : j'entrerai dans les idées abstraites d'un Siamois, je le ferai entrer dans les nôtres : enfin, supposant que nous nous entendons tous.

deux à demi mot, je donnerai l'effort à mon imagination & à la sienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous suivre, peuvent s'épargner celle de lire le reste de ce Livre; mais ceux qui cherchent à s'amuser, doivent un peu se prêter au caprice de l'Auteur.

Je suppose donc que mon Siamois tombe des nuës, & qu'il se trouve dans le milieu de cette Cité vaste & tumultueuse, où le repos & le silence ont peine à regner pendant la nuit même; d'abord le chaos bruyant de la rue St. Honoré l'étourdit & l'épouvante, la tête lui tourne.

Il voit une infinité de machines différentes que les hommes font mouvoir: les uns sont dessus, les autres sont dedans, les autres derrière: ceux-ci portent, ceux-là sont portés; l'un tire, l'autre pousse; l'un frappe, l'autre crie, celui-ci s'enfuit, l'autre court après. Je demande à mon Siamois ce qu'il pense de ce spectacle: J'admire & je tremble, me répond-il, j'admire que dans un espace si étroit, tant de machines & tant d'animaux dont les mouvemens sont

oposés, ou differens, soient ainsi agités sans se confondre, se démêler d'un tel embarras, c'est un chef-d'œuvre de l'adresse des François. Mais leur témérité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de rouës, de bêtes brutes & d'étourdis, ils courent sur des pierres glissantes & inégales, où le moindre faux pas le met en péril de mort.

En voyant votre Paris, continuë ce Voyageur abstrait, je m'imagine voit un grand animal : les ruës sont autant de veines où le peuple circule ; quelle vivacité que celle de la circulation de Paris ! Vous voyez, lui dis-je, cette circulation qui se fait dans le cœur de Paris, il s'en fait une encore plus perillante dans le sang des Parisiens : ils sont toujours agités & toujours actifs. leurs actions se succedent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choses avant que d'en finir une, & en finissent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils sont également incapables & d'attention & de patience, rien n'est plus prompt que l'effet de l'ouïe & de la vûë, & cependant ils ne se donnent le tems

ni d'entendre ni de voir.

Les Parisiens n'ont de véritable attention que sur le plaisir, & sur la commodité; ils y raffinent tous les jours: quel raffinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu? Les logemens, les meubles, les voitures, la société; tout y est commode, jusqu'à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris, vous y verrez plus distinctement que dans le général, la singularité de cette Ville, de ses Habitans, & de leurs mœurs.



AMUSEMENT

QUATRIÈME.

LE PALAIS.

DAns le milieu de Paris, s'éleve un superbe édifice ouvert à tout le monde, & cependant presque fermé par l'affluence des gens qui s'empressent d'y entrer & d'en sortir.

On monte par plusieurs degrés dans une grande Salle, où mon Siamois est étonné de voir dans un même lieu les hommes amusés d'un côté par des *Babioles*, & de l'autre occupés par la crainte des Jugemens d'où dépendent toutes les destinées.

Dans cette Boutique on vend un ruban, dans l'autre Boutique on vend une Terre par décret : vous entendez à droite la voix argentine d'une jolie Marchande, qui vous invite d'aller à elle ; & à gauche la voix rauque d'un Huissier qui fait ses criées ; quel contraste !

Pendant que le Voyageur fait ses réflexions sur cette bizarrerie, il est épouventé par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires & cornues, qui forment en se réunissant en monstre épouvantable, qu'on appelle *Chicane*, & ce monstre mugit un langage si pernicieux, qu'un seul mot suffit pour désoler des familles entières.

A certaines heures réglées, il paroît un homme grave & intrépide, dont l'aspect seul fait trembler, & dompte ce

monstre. Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de sa gueule béante quelque succession à demi dévorée.

La chicane est plus à craindre que l'injustice même. L'injustice ouverte en nous ruinant, nous laisse au moins la consolation d'avoir droit de nous plaindre ; mais la chicane par ses formalités nous donne le tort en nous ôtant nôtre bien.

La Justice est, pour ainsi dire, une belle Vierge déguisée & produite par le Plaideur, poursuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défendue par le Juge.

Nous voilà déjà dans les digressions, me dira le Critique. Le Critique a tort, car les digressions sont précisément de mon sujet, puisqu'elles sont des amusemens. Cela est si vrai, que je vais continuer.

Par forme de digression, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embarassera, je le quitterai comme je viens de faire,

Pour m'amuser dans mes réflexions, sauf à le reprendre quand je m'ennuyerais de voyager seul. Je prétens quitter aussi l'idée de voyage toutes les fois qu'il m'en prendra fantaisie : car bien loin de m'assujettir à suivre toujours une même figure, je voudrais pouvoir à chaque période changer de figure, de sujet, & de stile, pour ennuyer moins les Lecteurs du tems; car je sçais que la variété est le goût dominant.

Quoi qu'il n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque néanmoins au Palais une chose éternelle, c'est le procès : certains ministres de la chicane s'appliquent à le perpétuer, & se font entr'eux une religion d'entretenir l'ardeur des Plaideurs, comme les Vestales s'en faisoient une entr'elles d'entretenir le feu sacré.

Une chose étonnante, c'est que malgré le bruit épouvantable qui se fait autour des Tribunaux, on ne laisse pas d'y dormir : Plût au Ciel, lorsqu'on y décide un procès, que les anciens Juges fussent bien éveillés, & les jeunes bien endormis !

Ils sont cependant tous assez équitables ; l'embarras c'est de pouvoit les bien instruire d'une affaire : comment s'y prendre : La Partie leur est suspecte, le Procureur les embrouille, l'Avocat les étourdis, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait ; à toutes risques j'aimerois mieux la Solliciteuse.

Un de mes amis se vançoit que la plus charmante femme du monde, ne pourroit jamais lui faire oublier qu'il étoit Juge. Je vous croi, lui répondis-je : mais tout Magistrat est homme avant que d'être Juge. Le premier mouvement est pour la Solliciteuse, le second est pour la Justice.

Une Comtesse assez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procès, le Juge le plus austere, fut solliciter pour un Colonel, contre un Marchand.

Ce Marchand étoit alors dans le Cabinet de son Juge, qui trouvoit son affaire si claire & si juste, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cause.

A l'instant même la charmante Comtesse

Le Comte parut dans l'antichambre, le Juge courut au devant d'elle ; son abord, son air, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le sollicitèrent, qu'en ce premier moment il fut plus homme que Juge, & il promit à la belle Comtesse que le Colonel gagneroit sa cause. Voilà le Juge engagé des deux côtés. En rentrant dans son Cabinet il trouva le Marchand désolé : Je l'ai vûë, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ai vûë, celle qui sollicite contre moi ; qu'elle est belle ! ah, Monsieur, mon procès est perdu ! Mettez-vous en ma place, répond le Juge encore tout interdit, si-je pû lui refuser ce qu'elle me demandoit ? En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles ; c'étoit à quoi pouvoient monter toutes les prétentions du Marchand ? il lui donna les cent pistoles. La Comtesse sçut la chose, & comme elle étoit vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge si généreux, & lui renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le Colonel aussi galand que la Comtesse étoit scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles ; & ainsi chacun fit ce qu'il devoit faire. Le Juge craignit d'être injuste, la Comtesse

craignoit d'être reconnoissante, le Colonel paya, & le Marchant fut payé.

Voulez-vous sçavoir mon véritable sentiment sur le procédé de ce Juge; son premier mouvement a été pour la Solliciteuse, ce que je n'ose lui pardonner; son second mouvement a été pour la Justice, c'est ce que j'admire.

Pendant que je me suis amusé, mon Voyageur s'est perdu dans le Palais; allons le chercher: je l'apperçois dans la grande Salle, je l'appelle, il veut venir à moi, mais l'haleine lui manque, la foule l'étouffe, le courant l'emporte, il nage des coudes pour se sauver: Il m'aborde enfin; & pour toute relation de ce qu'il vient de voir, il s'écrie: ô le maudit Pays! sortons en vite, pour n'y jamais rentrer.

Allons, lui dis-je, allons nous reposer; & pour nous faire perdre l'idée du Palais nous irons ce soir au charmant pays de l'Opera.



AMUSEMENT

CINQUIÈME

L'OPERA.

QUatre heures sonnent, allons à l'Opera, il nous faut au moins une heure pour traverser la foule qui en assiege la porte.

Vous parlez mal, me dit mon Siamois, on ne doit point dire la porte de l'Opera; & selon l'idée magnifique que je me suis faite de l'Opera, on n'y doit entrer que par un Portique superbe.

En voici l'entrée, lui repondis. Je en lui montrant du doigt un guichet fort sombre. Et où donc, s'écria-t-il? je ne vois. là qu'un petit trou dans un mur, par où l'on distribuë quelque chose. Avançons: que veut dire ceci? quelle folie, donner un Louïs d'or pour un

morceau de carton? Mais je ne m'étonne plus qu'on l'achete si cher, j'aperçois sur ce carton des caractères qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout-à-fait, lui dis-je, c'est un passe-port pour entrer dans les pays des enchantemens : entrons-y donc vite, & plaçons nous sur le Théâtre. Sur le Théâtre! repartit mon Siamois, vous vous moquez; ce n'est pas nous qui devons nous donner en spectacle, nous venons pour le voir. N'importe, lui dis-je, allons nous y établir : on n'y voit rien, on y entend mal, mais c'est la place la plus chère, & par conséquent la plus honorable. Cependant comme vous n'avez point encore d'habitude à l'Opera, vous n'auriez pas sur le Théâtre cette sorte de plaisir qui dédommage de la perte du spectacle. Suivez moi dans une loge : en attendant qu'on leve cette toile, je vais vous dire un mot des pays qu'elle nous cache.

L'Opera est, comme je vous l'ai déjà dit, un séjour enchanté : c'est le pays des métamorphoses : on y en voit des

plus subites; là en un clin d'œil les hommes s'érigent en demi dieux, & les déesses s'humanisent; là le Voyageur n'a point la peine de courir le pays, ce sont les pays qui voyagent à ses yeux; là sans sortir d'une place, on passe d'un bout du monde à l'autre, & des Enfers aux Champs-élysées: vous ennuyez vous dans un affreux détert? un coup de sifflet vous fait retrouver dans le pays des Dieux; autre coup de sifflet, vous voilà dans le pays des Fées.

Les Fées de l'Opera enchantent comme les autres; mais leurs enchantemens sont plus naturels, au vermillon près.

Quoiqu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes sur les Fées du tems passé, on en fait encore davantage sur les Fées de l'Opera; ils ne sont peut-être pas plus vrais, mais ils sont plus vrais-semblables.

Celles-ci sont naturellement bienfaitantes, cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richesses, elles le gardent pour elles.

Difons un mot des Habitans naturels du pays de l'Opera : ce font des peuples un peu bizarres : Ils ne parlent qu'en chantant, ne marchent qu'en dansant, & font souvent l'un & l'autre lorsqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relevent tous du Souverain de l'Orqueſtre, Prince ſi abſolu, qu'en hauſſant & baiſſant un Sceptre en forme de rouleau qu'il tient à ſa main, il regle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raifonnement eſt rare parmi ces peuples ; comme ils ont la tête pleine de Muſique, ils ne penſent qu'à des chants, & n'expriment que des ſons ; cependant ils ont pouſſé ſi loin la ſcience des Notes, que ſi le raifonnement ſe pouvoit noter, ils raifonneroient tous à livre ouvert.



A M U S E M E N T

S I X I E' M E.

LES PROMENADES.

Nous avons à Paris deux sortes de promenades; dans les unes on va pour voir & pour être vû, dans les autres, pour ne voir ni n'être vû de personne.

Les Dames qui ont l'inclination solitaire, cherchent volontiers les routes écartées du Bois de Boulogne, où elles se servent mutuellement de guide pour s'égarer.

Les détours de ce Bois sont si trompeurs, que les mères les plus expérimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles.

Du Bois de Boulogne on vient dans

les Cours; c'est une Forest en Galerie, où il est permis aux chevaux de se promener, & non pas aux hommes.

Dans un climat voisin, qu'on nomme les Tuileries, on va respirer l'air au milieu d'un nuage de poussière étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades; c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes; des mouches en Été, des cousins en Automne, & en tout tems des Nouvellistes.

En arrivant au bout de la grande Allée des Tuileries, mon Compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vûe, il n'y avoit que des femmes ce jour-là, & l'Allée en étoit toute couverte.

Je n'ai vû de ma vie, me dit-il, en souriant, une volée si nombreuse, la charmante espece d'oiseaux!

Ce sont, lui dis-je, sur le même ton, ce sont des oiseaux amusans, qui chan-

gent de plumage deux ou trois fois par jour.

Ils sont volages d'inclination, foibles de temperament, & forts en ramage.

Ils ne voyent le jour qu'au Soleil couchant, marchent toujours élevées à un pied de terre, touchent les nuës de leurs superbes huppés; en un mot, la plûpart des femmes sont des Paons dans les promenades, quelques-unes sont des pigrièches dans leur domestique, & des colombes dans le tête à tête.

Voilà une description bien hardie, me dit mon Siamois, en bonne foi, me dit-il, ce portrait est il d'après nature? Est-ce bien là la femme? Oüi, sans doute, lui repondis-je; mais je connois des femmes qui s'élevent au dessus de la femme, & peut-être même au dessus de l'homme: A l'égard de celles-là, je n'ai que faire de les distinguer des autres; elles se distinguent bien d'elles-mêmes.

Rien n'est plus difficile à définir que les femmes: & de toutes les femmes, les Parisiennes sont les plus indéfinissables.

Les femmes Espagnoles sont tout Espagnoles, les Italiennes tout Italiennes, les Allemandes tout Allemandes; mais dans les Parisiennes on trouve des Espagnoles, des Italiennes & des Allemandes.

Parmi nos Françoises, combien de Nations différentes?

La Nation policée des femmes du monde.

La Nation sauvage des Provinciales.

La Nation libre des coquettes.

La Nation indomptable des Epouses fidèles.

La Nation docile des femmes qui trompent leur mari.

La Nation aguerrie des femmes d'intrigue.

La Nation timide . . . mais il n'y en a plus gueres de celles-là.

La Nation barbare des belles meres.

La Nation fiere des Bourgeoises qualifiées.

La Nation errante des visiteuses régulières.

Et tant d'autres, sans compter la Nation superstitieuse des coureuses d'Horoscope; on devoit renfermer celles là, & détruire la Nation des Devineresses qui les abusent, & qui sous prétexte de deviner ce que sont les personnes, leur font faire des choses qu'elles n'auroient jamais faites.

Je me laisse un peu trop emporter à mon sujet: c'est une chose étrange, qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste moderation; on en dit toujours trop ou trop peu, on ne parle pas assez des femmes vertueuses, & l'on parle trop de celles qui ne le sont pas.

Les hommes leur rendroient justice à toutes, s'ils pouvoient en parler sans passion: mais ils ne parlent gueres de celles qui leur sont indifferentes: ils sont prévenus pour celles qu'ils aiment, & contre celles dont ils n'ont pû se faire aimer.

Ils font passer ces dernières pour dé-reglées, parce qu'elles sont sages, & plus sages qu'ils ne voudroient. Ce déchainement des hommes devoit faire la justification des femmes; mais par malheur la moitié du monde prend plaisir à médire, & l'autre moitié à croire des médifances.

La médifance est de tout tems & de tout pays; elle est presque aussi ancienne dans le monde que la vertu.

On devoit punir plus rigoureusement la médifance que le larcin; elle fait plus de tort à la société civile: & il est plus difficile de se garder d'un médifant que d'un voleur.

On convieat que l'un & l'autre font fort méprifables: cependant on les estime quand ils excellent. Un railleur fin & délicat, fait les délices de la conversation; & tel qui s'approprie habilement le bien d'autrui, s'attire la veneration de ceux-mêmes à qui il coupe la bourse.

En voyant le triomphe de ceux-ci, on diroit que ce n'est ni la médifance, ni

le vol qu'on blâme dans les autres ; mais seulement leur malhabileté : on les punit de n'avoir scû atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de votre sujet, me dit mon Siamois, vous parlez de la médisance en general, & il ne s'agissoit que de celle que les hommes font ordinairement du beau sexe : je vous y ramene, à propos de certaines Loix qui furent autrefois proposéee par un Legislatteur de Siam. Une de ces Loix permettoit aux femmes de médire des femmes ; premierement, parce qu'il est impossible de l'empêcher ; & de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuse la voisine ; en peut être aussi accusée, selon la Loi du Tallion. Mais comment voulez-vous qu'une femme se venge d'un homme qui aura publié qu'elle est galante, publiera-t-elle qu'il est galant ?

Je voudrois bien scavoir pourquoi il est plus honteux à un sexe qu'à l'autre, de succomber à l'amour ? Mais traiter sérieusement cette question, ce seroit trop occuper l'esprit ; amusons-le seulement par une pensée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquérir les femmes, & les femmes ont mis la leur à se bien défendre : celui qui se fait aimer chante victoire, celle qui aime se confesse vaincuë.

S'il étoit vrai que les Dames fussent plus foibles que nous, leurs chûtes devroient être plus pardonnables : & voici ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que vous vous sentiez plus foibles que vos femmes, puisque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorsque vous ne leur pardonnez rien.

Il semble, continuë-t-il, qu'aussi-tôt que vous avez acquis une femme par Contrat, il lui doive suffire d'être tout à vous, sans qu'elle ose vouloir que vous soyez tout à elle : quelle tyrannie aux hommes, d'avoir ainsi usurpé le droit d'être infidèles impunément.

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils pensent, dis-je, à mon Voyageur ; les maris n'ont-ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidélité :

de leurs femmes? Et pour en revenir à la médifance, peut-on médire d'une femme fans faire tort à fon mari?

Puifque la médifance contre les femmes a des fuites fi dangereufes, & qu'on ne peut l'empêcher, je voudrois au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accufe. Comme les preuves en pareil cas font difficiles, cela calmeroit les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourroient fe déchaîner contre celles qui font fardées, car on voit clairement ce qu'elles ont de trop fur le vifage, mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'est cette difficulté de prouver qui fait qu'on médit fi hardiment des plus sages; car dans les chofes où il eft impoffible de démontrer la vérité, on prétend que la vrai-ffemblance fuffife.

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers, c'eft médifance. Publier qu'une perfonne fage ne l'eft pas, c'eft calomnie. Dire qu'une laide n'eft pas

belle, ce n'est ni médisance ni calomnie; mais c'est un crime atroce que les Dames ne pardonnent jamais.

La plupart sont encore plus jalouses de leur reputation sur la beauté que sur l'honneur; & telle qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes, seroit plus fâchée d'être surprise à sa toilette, que d'être surprise avec un galant.

Cela ne m'étonne pas: la premiere vertu selon les femmes c'est de plaire, & pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

Les uns aiment dans une femme la douceur & la modestie; les autres n'ont du goût que pour la vivacité & l'enjouement; mais l'agrément & la beauté sont de tous les goûts.

Une jeune personne qui n'a d'autre patrimoine que l'esperance de plaire, est bien embarrassée quel parti prendre pour réussir dans le monde: est-elle simple? on s'en dégoûte; prude, on la fuit; coquette, on l'abandonne: pour bien faire,

il faudroit qu'elle fût prude, simple & coquette tout ensemble; la simplicité attire, la coquetterie amuse, & la pudeur retient.

S'il est difficile aux femmes de se maintenir avec les hommes, il leur est bien plus difficile encore, de se maintenir avec les femmes mêmes: celle qui se pique de vertu, s'attire l'envie, celle qui se pique de galanterie, s'attire le mépris; mais celle qui ne se pique de rien, échape au mépris & à l'envie, & se sauve entre deux réputations.

Ce ménagement passe la capacité d'une jeune fille: celles qui sont jeunes & belles, sont exposées à de grands périls; pour s'en garantir elles auroient besoin de raison, & par malheur la raison ne vient qu'après que la jeunesse, la beauté & le péril sont passés. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas aussi-tôt que la beauté, puisque l'une est faite pour défendre l'autre?

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle; le seul trait de beauté qu'elles pourroient toutes avoir & qu'elles n'ont pas toujours,

c'est la pudeur , & de tous les traits de beauté , c'est le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa première foiblesse , qu'elle voudroit se la cacher à elle-même ; pour la seconde , elle se contente de la cacher aux autres ; mais pour la troisième elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

Quand la pudeur est une fois perdue , elle ne revient pas plus que la jeunesse.

Celles qui ont perdu la pudeur , s'en font une affectée , qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle : j'en connois qui s'allarment au moindre mot équivoque , & qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devroient point sçavoir.

Une fille de ce caractère étoit dans une assemblée avec la cadette qui sortoit d'un Couvent , lorsqu'un conta une aventure galante ; mais il la conta en termes si obscurs , qu'une fille sans expérience n'y pouvoit rien comprendre ; plus le recit étoit obscur , & plus cette cadette étoit attentive , & elle marquoit naïve-

ment la curiosité ; l'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que la cadette, s'écria : Hé, si, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces Messieurs disent ?

Helas ! répondit naïvement la cadette, je ne sçais pas encore quand il faut rougir.

Cette heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces Heroïnes de politique, qui conservent une espèce d'ordre dans le desordre même.

Tout est réglé chez une femme qui sçait son monde ; celui qui perd son argent par complaisance, cede la place à celui qui prête son carosse pour la promenade ; le jeune héritier commence où la dupe ruinée a fini : telle qui paye la collation, est relevé par un autre qui la mange : Et quand l'Officier entre par la porte, il faut que le Marchand sorte par la fenêtre.

Cette regularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les méprisent, & ce mépris n'empêche pas

qu'elles ne les imitent ; n'apprennent elles pas d'elles le bon air, le sçavoir vivre & les manieres galantes ; elles parlent, s'habillent & s'ajustent comme elles, il faut bien suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes & les mots nouveaux ; tout se fait par elles & pour elles : cependant avec tous ces avantages, il y a une grande difference entre les unes & les autres ; la réputation des femmes de bien est plus solide, celle des coquettes est plus étendue.

Je m'aperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage, on s'amuse toujours plus qu'on ne veut avec les femmes, puisque nous y sommes, faisons voir à notre Siamois le pays de la Galanterie, dont elles font tout l'ornement.

LA GALANTERIE.

Entrons dans ce charmant pays, & voyons d'abord . . . mais qu'y peut-on voir ? La Galanterie autrefois si cultivée, si florissante, fréquentée par tant d'honnêtes gens est maintenant en friche, aban-

donnée : quel desert ! hélas ! je n'y reconnois plus rien.

Suivons donc l'usage nouveau, sans nous amuser à la Galanterie, passons tout d'un coup au Mariage.



A M U S E M E N T

S E P T I M E.

L E M A R I A G E.

IL est bien difficile de parler du Mariage d'une manière qui plaise à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul intérêt, seront ravis que j'en fasse une description comique. Maudit soit le plaisant, dira ce mari sérieux ; s'il étoit à ma place, il il n'auroit pas envie de rire. Si je moralise tristement sur les inconveniens du Mariage, ceux qui ont envie de se marier, se plaindront que je veux

les dégoûter d'un état si charmant. Sur quel ton le prendrai - je donc ? J'y suis fort embarrassé.

Un certain Peintre faisoit un Tableau de l'Himen pour un jeune Amant : je veux qu'il soit accompagné de toutes les graces , lui disoit cet Amant passionné. Souvenez - vous sur tout que l'Himen doit être plus beau qu'Adonis : il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination ; je vous payerai votre Tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le Peintre qui connoissoit sa liberalité , n'oublia rien pour le satisfaire, lui apporte le Tableau la veille de ses noces. Notre jeune Amant n'en fut point satisfait : il manque, dit - il , à cette figure certain air gay , certains agrémens , certains charmes ; enfin ce n'est point là l'idée que j'ai de l'Himen : vous l'avez fait d'une beauté mediocre, vous ne serez que mediocrement recompensé.

Le Peintre qui avoit autant de presence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment.

Vous avez raison, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon Tableau, il n'est pas encore sec; ce visage est embu; & pour vous parler franchement, j'emploie mes couleurs de manière que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours; je vous rapporterai ce Tableau dans quelques mois, & pour lors vous me le payerez selon sa beauté, je suis sûr qu'il vous paroîtra tout autre. Adieu, Monsieur, je ne suis pas pressé d'argent.

Ce Peintre remporta son ouvrage; notre jeune Amant se maria le lendemain: & quelques mois s'écoulerent sans que le Peintre parût. Enfin il rapporta le Tableau: notre jeune mari fut surpris en le voyant; vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le tems embelliroit votre peinture; qu'elle diffère! je ne la reconnois plus? j'admire l'effet du tems sur les couleurs, & j'admire encore plus votre habileté; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gay, ces yeux un peu trop vifs, car enfin les feux de l'Himen doivent paroître moins brillans que ceux de l'Amour; ce sont des feux

solides que les feux de l'Himen. D'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop enjouée, un peu trop libre, & vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout à fait.... ce n'est pas là l'Himen enfin. Fort bien Monsieur, lui dit le Peintre, ce que j'avois prévu est arrivé; l'Himen est à présent moins beau dans votre idée que dans mon Tableau, c'étoit tout le contraire il y a trois mois, ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre idée, vous étiez Amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

Je vous entens, interrompit le mari: brisons là-dessus: votre Tableau est agréable au-delà de mon imagination, il est juste que le paiement soit au delà de la votre: voilà une bourse qui contient le double de ce que vous pouvez espérer. Tenez, Monsieur, laissez-moi le Tableau. Non, Monsieur, repliqua le Peintre, non, je ne vous le laisserai point, je vous en veux donner un autre qui plaise aux Amans & aux Mavis, & ce sera le chef-d'œuvre de la Peinture. En effet, le Peintre fit un autre Tableau, où il se servit avec tant d'art, de certai-

nes

des regles d'optique & de perspective, que le portrait de l'Himen paroïssoit charmant à ceux qui le regardoient de loin; mais de près ce n'étoit plus cela: il le fit placer au bout d'une agréable Galerie, sur une espede d'estrade, & pour monter sur cette estrade, il falloit passer un pas fort glissant; en deça c'étoit le charmant point de vûë: mais si-rôt qu'on avoit passé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficu'té qu'il y a de peindre le Mariage au goût de tout le monde, suspendez ici votre critique; je vais vous presenter mon Tableau, choisissez le point de vûë qui vous convient.

Pour rentrer dans notre stile de voyage, je vous dirai d'abord que le Mariage est un pays qui peuple les autres; la Bourgeoisie y est plus fertile que la Noblesse, c'est peut être que les grands Seignents se plaisent moins chez eux que chez leurs voisins. Le Mariage a la propriété de faire changer d'humeur ceux qui s'y établissent, il fait souvent d'un homme enjoué un stupide, & d'un ga-

lant un bourru ; quelquefois aussi d'un
stupid & d'un bourru , une femme d'es-
prit fait presque un galant homme.

On se marie par differens motifs ; les
uns par passion , les autres par raison ; ce-
lui-ci sans sçavoir ce qu'il fait , & celui-
là ne sçachant plus que faire.

Il y a des hommes si accablé de quié-
tude & d'indolence , qu'ils se marient
seulement pour se desennuyer : D'abord
le choix d'une femme les occupe ; en-
suite les visites , les entrevûës , les fest-
tins , les cérémonies ; mais après la der-
niere cérémonies , l'ennui les reprend
plus que jamais.

Combien voyons nous de maris & des
femmes qui dès la seconde année de leur
communauté , n'ont plus rien de com-
mun que le nom , la qualité , la mauvai-
se humeur , & la misère.

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant
de mauvais ménages , puisqu'on se
marie tout à sa tête , ou tout à celle
des autres.

Tel qui se marie à sa tête , ne voyant

pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vû.

Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par lui même, s'en rapporte à la marieuse de son quartier, qui sçait à point nommé le taux des établissemens, & le prix courant des filles à marier. Ces connoisseuses ont le talent d'assortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs & les inclinations dont elles ne se mettent point en peine.

Avec l'entremise de ces femmes d'affaire, on fait un mariage comme une emplette; on marchandé on surfait, on mésoffre, enfin, on est pris au mot.

D'autres qui n'ont pas le loisir de marchander, vont lever une riche veuve chez un Notaire, comme on leve une Charge aux Parties casuelles.

Ce n'est pas tout à fait la faute de l'entremeteuse si l'on est trompé en femme, elles vous donnent un mémoire; on n'ex-

amine que les articles de la famille & du bien, on laisse à côté la femme, qu'on ne trouve que trop dans la suite.

Après tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui se marient peuvent être heureux.

Mais ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une femme pour son bien.

Ce n'est point se marier, c'est se contenter, que de prendre une femme pour sa beauté.

Ce n'est point se marier, c'est rader à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société.

Qu'est-ce donc que de se marier ? C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination & sans intérêt, une femme qui vous choisisse de même.

Le pays du Mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, & les habitans naturels voudroient en être exilés.

On peut être exilé du Mariage par la séparation; mais il n'y a de véritable sortie que celle du veuvage.

Quoique le veuvage suppose la mort de l'un des deux époux, il me paroît moins à craindre que la séparation.

Les séparés sont des animaux sauvages, incapables des plus beaux nœuds de la société.

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme; mais souvent le mari est cause que la femme à tort, & il a lui-même le tort d'avoir appris au public que sa femme avoit tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage, c'est un grand sujet & très fertile, mais il est trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves? Si je ne les dépeins qu'à demi-fâchées de la mort d'un mari, je blesserai la bienéance; si j'exagère leur affliction, je blesserai la vérité,

Quoiqu'en puissent dire les mauvais plaisans, il n'y a point de veuvage sans tristesse : N'est-ce pas toujours un état fort triste, d'être obligé de feindre une tristesse continuelle : Le triste rôle à jouer que celui d'une veuve qui ne veut point se faire parler d'elle !

Il y a des veuves à qui les sanglots & les larmes ne content rien ; j'en ai connu une au contraire qui faisoit de bonne foi tout son possible pour s'affliger ; mais la nature lui avoit refusé le don des larmes ; cependant elle vouloit faire pitié aux parens de son mari, ses affaires dépendoient d'eux.

Un jour son Beaufrere qui étoit fort affligé, lui reprochoit qu'elle n'avoit pas versé une larme ; hélas ! lui répondit la veuve, mon pauvre esprit a été si accablé de ce coup imprévu, que j'en suis devenuës comme insensible ; les grandes douleurs ne se font point sentir d'abord, mais dans la suite je suis sûre que j'en mourrai.

Je sçais, lui repliqua le Beaufrere, que les douleurs trop grandes ne se font

point sentir d'abord ; je sçais encore que les douleurs violentes ne durent guères : ainsi Madame, vous serez toute étonnée que la douleur de votre veuvage sera passée avant que vous l'ayez sentie.

Une autre veuve se desespéroit, & ce n'étoit pas sans sujet ; elle avoit perdu en même jour le meilleur mari, & la plus joli petite chienne de Paris

Ce double veuvage l'avoit reduite en un état qui faisoit craindre pour la vie. On n'osoit lui parler de boire ni de manger ; on n'osoit pas même la consoler. Il est dangereux d'obstiner la douleur d'une femme, il vaut mieux laisser agir le tems & l'inconstance. Cependant pour accoutumer petit à petit la Veuve à supporter l'idée de ses pertes, une bonne amie lui parla d'abord de sa petite chienne ; au seul nom de Babichonne, ce fut des hurlemens, des transports, elle s'évanoût enfin : que j'ai bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari, elle seroit morte toute à fait !

Le lendemain le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abon-

dance, qu'on espéra que la source en tar-
 roit bientôt, & l'amie zélée crut qu'elle
 pouvoit hazarder le nom du mari.

Helas! lui dit-elle, si le seul nom de
 Babichonne vous afflige tant, que seroit-
 ce donc si on vous parloit de votre mari?
 mais je n'ai garde: la pauvre Babichonne!
 vous n'en retrouverez jamais une sem-
 blable: cependant elle est bien heureuse
 d'être morte, car vous ne l'auriez plus
 aimée: peut-on aimer quelque chose,
 après avoir perdu un mari?

C'est ainsi que cette amie habile mê-
 loit adroitement l'idée du mari avec celle
 de Babichonne, sçachant bien que quel-
 quefois deux fortes douleurs se détruisent
 l'une l'autre en faisant diversion. Elle
 remarqua qu'au nom de Babichonne les
 pleurs redoubloient, & qu'elles s'arrê-
 toient tout court au nom du mari, c'étoit
 sans doute, le saisissement: on sçait que
 les pleurs ne sont que pour les douleurs
 médiocres. Quoi qu'il en soit, la pau-
 vre affligée passa plusieurs jours & plu-
 sieurs nuits dans cette alternative de
 pleurs & de saisissemens.

Enfin la bonne amie fit chercher une

petite chienne, & en trouva une plus jolie que la défunte : elle la présenta, mais la Veuve ne l'accepta qu'en pleurant : heureusement la nouvelle chienne se fit tant aimer en huit jours, qu'on ne pleura plus Bichonne : & voici la conséquence que l'amie en tira.

Si une chienne nouvelle a fait cesser ses pleurs, peut être qu'un mari nouveau fera cesser les saisissemens ; mais hélas ! l'un ne fut pas si facile que l'autre ; la nouvelle chienne s'étoit fait aimer en huit jours, & il fallut plus de trois mois pour faire consentir la Veuve à se remarier.

Quoique je me sois donné plein pouvoir de quitter mon Voyageur Siamois tant qu'il me plairoit, je ne veux pas le perdre de vûë ; j'ai besoin qu'il autorise certaines idées creuses qui me sont venues à propos de la Faculté & de l'Université. Ce sont deux pays où les idées simples & naturelles ne sont pas les mieux reçues ; il faut qu'un Voyageur parle, s'il se peut, la langue des pays par où il passe ; je vais donc guinder mon fille & figurer mes expressions, pour être plus intelligible aux Docteurs.



AMUSEMENT

HUITIEME.

L'UNIVERSITE.

DAns le pays Latin tout est obscur ; les habitations, les vêtements, le langage & les raisonnemens mêmes.

La noblesse ni la bravoure ne servent de rien pour parvenir aux dignités de la Republique des Lettres : ce sont les plus sçavans, & souvent les plus opiniâtres, qui usurpent la domination. Là chaque Maison est un Royaume, ou plutôt un Empire, où chaque Souverain a son Sceptre, sa Justice, les Loix & les Armes, & tel d'entr'eux est si puissant qu'il gouverne quatre Nations dans un seul College.

Il y a long-tems qu'on travaille à dés-ricber le pays de la science ; cependant

il n'y paroît gueres : la seule chose qu'on y explique nettement, c'est qu'un & un font deux ; & ce qui fait que cela est si clair, c'est qu'on le sçavoit avant que d'en avoir fait une science.

Quoi qu'il en soit, la Géométrie est d'un grand usage ; elle sert entr'autres choses à éprouver l'esprit, comme le creuset sert à éprouver l'or : Les bons esprits s'y raffinent, les esprits faux s'y évaporent.

Les Géomètres travaillent sur un terrain si solide, qu'après avoir bien posé la première pierre, ils élèvent sans crainte leurs bâtimens jusqu'aux Cieux.

Sur un terrain bien différent, les Philosophes bâtissent des édifices superbes qu'on appelle Systèmes : ils commencent par les fonder en l'air, & quand ils croient être parvenus au solide, le bâtiment s'évanouit, & l'Architecte tombe des nuës.

Le pays des Systèmes est fort amusant ; entr'autres singularités, on y voit une populace d'éguilles s'assembler au tour

d'une pierre noire, de grands hommes courir après les petits corps ; on y pese l'air, on y mesure la chaleur, le froid, la secheresse & l'humidité ; grandes découvertes pour l'utilité de l'homme ; sans étudier il n'a qu'à jeter les yeux sur un petit tuyau de verre, pour connoître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut, s'il fait beau tems.

Attiré par ces belles connoissances, on cherche des guides pour avancer dans la Philosophie : on aperçoit un ancien Grec, qui depuis deux mille ans est maître d'un chemin creux & obscur : d'autre part, on voit un jeune téméraire qui a osé frayer un chemin tout opposé. Celui-ci est si artistement aplani, qu'on n'y marche plus à son aise, & qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre : ces deux guides se tuent de crier, c'est ici, c'est ici l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les secrets de la Nature : si l'on me demande lequel des deux a raison, je dirai que l'un a pour lui la raison de l'ancienneté, & l'autre la raison de la nouveauté ; & en cas d'opinion, ces deux raisons entraînent.

plus de sçavans que la raison même.

Celui qui entreprend le voyage de la Philosophie, voudroit bien suivre ces deux guides tout à la fois ; mais il n'ose s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidens & de privation. Il se sent tout à coup saisi du froid, du chaud, du sec & de l'humide, pénétré par la matiere subtile, environné de tourbillons, & si épouvanté par l'horreur du vuide, qu'il recule au lieu d'avancer.

On se doit consoler de ne point avancer dans ce pays ; car ceux qui n'y ont jamais été, en sçavent presque autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire passer mon Voyageur de l'Université à la Faculté, il est bon de lui faire remarquer que

Dans le pays de la science on s'égaré.

Dans le Palais on se perd.

Dans les promenades on se retrouve.

Et on ne le cherche plus dans le
Mariage.

On avance peu à la Cour.

On va loin avec les femmes.

Et on ne revient gueres du Royaume
de la Faculté.



AMUSEMENT NEUVIEME.

LA FACULTE.

LE pays de la Faculté est situé sur le
passage de ce monde à l'autre.

C'est un pays climatique, où l'on
nous fait respirer un air rafraichissant,
trés ennemi de la chaleur naturelle.

Ceux qui voyagent dans cette con-
trée, dépensent beaucoup, & meurent
de faim.

La langue y est fort sçavante, & ceux
qui la parlent sont trés. ignorans.

On apprend ordinairement les Langues pour pouvoir exprimer, nettement ce qu'on sçait ; mais il semble que les Médecins n'apprennent leur jargon que pour embrouïller ce qu'ils ne sçavent point.

Que je plains un malade de bon sens ! Il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Médecin, la maladie, les remedes & l'inanition. Un de mes amis, à qui tout cela ensemble avoit causé un transport au cerveau, eut une vision fiévreuse qui lui sauva la vie : il crut voir la fièvre sous la figure d'un monstre ardent, qui poursuivoit à pas continus & redoublés un malade, qu'un conducteur vint prendre par le poignet pour le faire sauver à travers un fleuve de sang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverser, & se noya. Le conducteur se fit payer, & courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet & d'émulsion. Mon ami profita de cette vision, congédia son Médecin, & cela lui fit du bien, car rien ne l'empêcha plus de guérir tout seul.

L'absence des Médecins est un souverain remede pour celui qui n'a point recours au Charlatan.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Charlatans de bonne foi : Cet Etranger, par exemple, est fort sincere ; il débite de l'eau de Fontaine à trente sols la bouteille : il dit qu'il y a dans son eau une vertu occulte qui guérit des plus grands maux ; il en jure, & il jure vrai, puisque cette eau le guérit lui-même de la pauvreté qui renferme les plus grands maux.

A Paris il en est des Médecins comme des Almanachs, les plus nouveaux sont les plus consultés : mais aussi leur regne, comme celui des Almanachs, finit avec l'année courante.

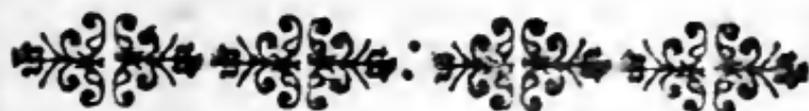
Quand un malade laisse tout faire à la nature, il hazarde beaucoup ; quand il laisse tout faire aux Médecins, il hazarde beaucoup aussi : mais hazard pour hazard, j'aurois mieux me confier à la nature, car au moins on est sûr qu'elle agit de bonne foi, comme elle peut, & qu'elle ne trouve pas son compte à faire durer les maladies.

Il y a quelque rapport entre les Médecins & les Intendans : Les Intendans ruinent les maisons les mieux établies, &

les Medecins ruinent les Corps les mieux constitués. Les maisons ruinées enrichissent les Intendants, & les corps ruinés enrichissent les Medecins.

On devoit obliger tous les Medecins à se marier: N'est-ce pas une justice qu'ils rendent à l'État quelques hommes pour ceux qu'ils lui enlèvent à toute heure.

Je pardonne à ceux qui sont à l'extrémité de leur vie, de s'abandonner aux Medecins; & à ceux qui sont à l'extrémité de leur bien, de s'abandonner au jeu.



AMUSEMENT

DIXIÈME.

LE JEU.

LE Jeu est une espece de succession ouverte à tout le monde: J'y vis l'autre jour deux Gascons heritiers d'un

Parisien, qui ne se seroit jamais avisé de les mettre sur son Testament,

Le Lansquenet est une espece de Republique mal policée, où tout le monde devient égal: plus de subordination: le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre au dessus d'un Duc & Pair, le rang que sa carte lui donne.

On bannit de ces lieux privilégiés, non seulement la subordination & le respect, mais encore toutes sortes d'égards, de compassion & d'humanité; les cœurs y sont tellement durs & impitoyables, que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joye de l'autre.

Les Grecs s'assembloient pour voir combattre des Athéens, c'est à-dire, pour voir des hommes s'entretuer: ils appelloient cela des Jeux: quelle barbarie! mais sommes-nous moins barbares, nous qui appellons un jeu l'assemblée du Lansquenet, ou pour user de l'expression des Joueurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre.

Un jour mon Voyageur entra inopi-

nément dans un Lanquenet ; il fut biza-
rement frappé de ce spectacle : mettez-
vous à la place d'un Siamois superstitieux,
& qui n'a aucune connoissance de nos
manieres de jouir, vous conviendrez que
son idée, toute abstraite & toute vision-
naire qu'elle paroisse, a pourtant quel-
que rapport à la verité : Voici les propres
termes d'une Lettre qu'il en écrivit en
son pays.



F R A G M E N T

D'UNE LETTRE

S I A M O I S E.

LEs François disent qu'ils n'adorent
qu'un seul Dieu, je n'en crois rien :
car outre les Divinités vivantes auquel-
les on les voit offrir des vœux, ils en
ont encore plusieurs autres inanimées,
auxquelles ils sacrifient, comme je l'ai
remarqué dans une de leurs assemblées
où je suis entré par hazard.

On y voit un grand autel en rond, orné d'un tapis verd, éclairé dans le milieu, & entouré de plusieurs personnes assises comme nous le sommes dans nos sacrifices domestiques.

Dans le moment que j'y entrai, l'un d'eux qui apparament étoit le Sacrificateur, étendit sur l'autel les feüilletés détachés d'un petit Livre qu'il tenoit à la main sur ces feüillet étoient représentées quelques figures; ces figures étoient fort mal peintes: cependant ce devoit être les images de quelques Divinitez; car à mesure qu'on les distribuoit à la ronde, chacun des assistans y mettoit une offrande chacune selon sa dévotion. J'observai que ces offrandes étoient bien plus considérables que celles qu'ils font dans leurs Temples particuliers.

Aprés la cérémonie dont je vous ai parlé, le Sacrificateur porte sa main en tremblant sur le reste de ce Livre, & demeure quelque tems saisi de crainte & sans action; tous les autres attentifs à ce qu'il va faire, sont en suspens, & immobiles comme lui. Ensuite, à chaque feüillet qu'il retourne, ces assistans

immobiles sont tout à tout agitez différemment, selon l'esprit qui s'empare d'eux; l'un loue le Ciel en joignant les mains, l'autre regarde fixement son image en grinçant les dents, l'autre mord les doigts & frappe des pieds contre terre; tous enfin font des postures & des contorsions si extraordinaires, qu'ils ne semblent plus être des hommes. Mais à peine le Sacrificateur a-t'il retourné certain feüillet, qu'il entre lui même en fureur, déchire le Livre & le devore de rage, renverse l'autel, & maudit le sacrifice: on n'entend plus que plaintes, que gémissemens, cris & imprécations: à les voir si transportez & si furieux, je jugeai que le Dieu qu'ils adorent, est un Dieu jaloux, qui pour les punir de ce qu'ils sacrifient à d'autres, leur envoie à chacun un mauvais Démon pour les posséder.

Voilà le Jugement que peut faire un Siamois sur les emportemens des Joueurs: que n'auroit il point pensé s'il se fût rencontré là des Joueuses.

Non, jamais l'amour n'a causé tant de désordre parmi les femmes, que la

furieux du jeu. Comment peuvent-elles s'abandonner à une passion qui altère leur esprit, leur santé, leur beauté, qui altère..... que sçai je moi: mais ce tableau ne leur est point avantageux, tirons le rideau dessus.

Je ne sçai pourquoi les lieux publics où l'on joue ont usurpé le beau nom d'Académie, si ce n'est qu'on y apprend quelquefois aux dépens de tout son bien, à gagner subtilement celui des autres.

On trouve dans Paris quantité d'Académies, qui ont toutes des vûes différentes dans leur établissement.

Académie de Musique, pour exciter les passions.

Académie de Philosophes, pour les calmer.

Académie pour observer le cours des Astres.

Académie pour régler le cours des mots.

Académie d'Eloquence & de Peinture,

qui apprend à immortaliser les hommes.

Académie d'armes, qui enseigne à les tuer.

Il y a outre cela quantité d'Académies Bachiques, où les bons gourmets & les fins côteaux enseignent l'art de boire & de manger; art qui s'est beaucoup perfectionné depuis peu. Ce sont des riches particuliers qui tiennent ces Académies pour leur plaisir, car on ne va plus guère dans celles qui sont publiques, parce qu'on a remarqué que plusieurs jeunes gens, pour y avoir vécu délicieusement quelques années, se sont mis en état de mourir de faim le reste de leur vie.

Si le pays des Traiteurs est désert, celui des Caffez en recompense est fort peuplé.

Chaque Caffé est un Palais illuminé; à l'entrée duquel paroît une Armide ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des enfoncemens à perte de vûë.

Là plusieurs Chevaliers errans viennent

se placer à une même table sans se connoître ; à peine se regardent-ils , lorsqu'on leur apporte une certaine liqueur noire , qui a la vertu de le faire parler ensemble ; & c'est alors qu'ils se racontent leurs aventures : aux charmes du Café, on joint la fenouillette , qui acheve d'enchanter les Chevaliers : Par la force de cette enchantement , l'un est forcé de s'abandonner au sommeil , l'autre s'attendrit pour Armide , & l'autre comme un Roland furieux , va signaler sa valeur en courant les rues.

Difons un mot du riche pays des Bourdonnois ; c'est là que le luxe vous conduit dans des Perou en magazin , où les lingots d'or & d'argent se mesurent à l'aune , & telle femme après y avoir voyagé avec quelque Etranger liberal , porte sur elle plus que son marie ne gagne , & traîne à la queue tout le bien d'un créancier.

D'un côté tout opposé , le bon marché vous mene dans une contrée où le hazard vous habille ; la qualité d'importuns officieux appellent le passant , l'arrestent , le tiraillent , & lui déchirent

un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

Dans un pays voisin, on voit un grand jardin pavé, ouvert indifféremment à tout le monde; on y voit en Hyver comme en Été, des fleurs & des fruits en même-tems; tous les jours on les cueille, & toutes les nuits il en revient de nouveaux.

Autour de ce jardin, s'arrangent quantité de Nymphes, qui habitent chacune dans leur tonneau; non seulement elles ont cela de commun avec Diogenes, mais ainsi que ce Philosophe elles disent librement au premier venu tout ce qui leur vient en pensée.

Je n'aurois jamais fait si s'entreprendois de parcourir tous les pays qui sont renfermez dans Paris; la Robe, l'Épée, la Finance, chaque état enfin y fait comme un pays à part, qui a ses mœurs & son jargon particulier.

Vous y voyez le pays fertile du Négoc.

Le Pays ingrat de la Pierre Philosophale.

Le pays froid des Nouvellistes.

Le pays chaud des Disputeurs.

Le pays plat des mauvais Poëtes.

Le pays désert des femmes de bien.

Le pays battu des coquettes; & une infinité d'autres, sans compter les pays perdus habitez par plusieurs personnes égatées, qui ne cherchent qu'à égarter les autres: elles sont d'un facile accès & d'un dangereux commerce; quelques uns ont le secret de plaire sans ménagement, & d'aimer même sans amour.





AMUSEMENT
ONZIÈME

LE CERCLE

Bourgeois.

C'Est promener trop long-tems mon
Voyageur, de pays en pays ; épar-
gnons-lui la fatigue de courir le reste
du monde.

Pour en connoître tous les différens
caractères, il lui suffira de fréquenter
certaines assemblées nombreuses où l'on
voit tout Paris en raccourci. Ces assen-
blées sont des espèces de Cercles Bour-
geois, qui se forment à l'imitation du
Cercle de la Cour. Disons un mot de ce-
lui-ci, avant que de parler de l'autre.

Le Cercle est une assemblée grave & mal assise sur de petits Tabourets. arrangez en rond; là toutes les femmes parlent, & pas une n'écoûte, là on raisonne sur rien, on décide de tout, & les conversations les plus diversifiées sont des Rondeaux, dont la chute est toujours ou fine médifance, ou flatterie grossiere.

Le Cercle Bourgeois est une assemblée familiere, un conseil libre, où les affaires du prochain se jugent souverainement sans entendre les Patties.

Ces Tribunaux connoissent également des matières sublimes & des populaires, tout est de leur ressort; là le caprice préside, & c'est là proprement qu'on trouve autant d'opinions différentes, qu'il y a de têtes: le même Juge y est tantôt sévere, & tantôt indulgent, tantôt grave, tantôt badin; & on en use là comme j'ai fait dans mes Amusemens; l'on y passe en un instant du sérieux au comique, du grand au petit, & quelquefois une réflexion subite sur la coëffure d'une femme, empêche la décision d'un point de morale qui étoit sur le tapis.

On y prononce vingt Arrêts tout à la

fois; les hommes y opinent quand ils peuvent, & les femmes tant qu'elles veulent, elles y ont deux voix pour une.

La liberté qui regne dans le Cercle Bourgeois, donne lieu à toutes sortes de personnes de s'y faire connoître & d'y connoître les autres; là chacun parle selon ses vûës, les inclinations & son genie.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font; les vieillards ce qu'ils ont fait, les sots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambitieux parle contre la paresse; le paresseux contre l'ambition.

Le négociant déteste la guerre, & le guerrier maudit la paix.

Le sçavant méprise le riche, en souhaitant des richesses; le riche méprise tout net la science & les sçavans.

Les gens raisonnables blâment l'amour; les amans se revoltent contre la raison.

Ceux qui ne sont point mariez,

condamnent le maris jaloux, & ceux qui le sont les justifient.

Un jeune étourdi plein de vigueur & de santé, témoignoit par ses discours, qu'il se croyoit immortel, & qu'il craignoit que son pere ne le fut aussi. Un vieillard choqué de cette idée, entreprit le jeune homme : Apprenez, lui dit-il, d'un ton sévere, que tout âge est égal pour la durée de la vie, un homme de quatre-vingts ans, est encore assez jeune pour vivre; & un enfant de quatre jours est déjà assez vieux pour mourir.

Je comprends, répliqua l'étourdi, que vous êtes assez jeune pour vivre aujourd'hui, & assez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre n'ont eu qu'à parler pour faire paroître ce qu'ils étoient; d'autres dans leurs discours & dans leurs manieres paroissent tout le contraire de ce qu'ils sont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal, qui brille par ses saillies d'esprit; ne vous y laissez pas tromper, ce sont des

faillies de mémoire, l'imagination n'y a guere de part.

Un tel se pique à bon droit de bel esprit, c'est un aigle dans les sciences; en affaires, c'est un étourneau; & ce bœuf qui rumine dans la conversation, est un furet dans les Finances.

Apercevez vous cette figure inanimée: cet idolent qui s'étalle dans un fauteuil, il ne prend aucune part à tout ce qui se dit en sa présence; vous concluez de là, que de plus grandes affaires l'occupent, que sa tête en est pleine, rien n'est plus vuide, cet homme est également incapable de s'appliquer & de se réjouir; il s'endort au jeu, il bâille aux Comédies les plus divertissantes; il a une Charge considerable, il a une belle femme, & n'est pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Bélise entre dans l'assemblée: vous en jugez mal, parce qu'elle est trop enjouée, & trop libre en paroles; cependant, c'est une Lucrece dans sa conduite; & sa Compagne qui parle en Lucrece, est peut-être une Lais par ses actions.

Cette jeune personne sans expérience, n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour; sa mere lui en a fait des portraits si horribles, qu'elle croit le haïr: vous imaginez-vous qu'elle le haïra toujours? Cela n'est pas sûr: une fille qui haït l'amour avant que de le connoître, est en danger de ne le pas haïr long-tems.

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau, quand il s'agit de paroître, vous ébloüit par sa magnificence; il donne même, & cache de bonne grace la peine qu'il a à donner. Ah! la belle ame; s'écri-t-on! Helas! ce n'est qu'a force de bassesse d'ame qu'il a gagné de quoi paroître si généreux.

J'explique peut-être les choses un peu plus qu'il ne faut, & je démasque trop les personnages de mon Cercle. Mais quand je voudrois les épargner, & qu'ils auroient eux-mêmes assez d'habileté pour cacher leurs défauts, je vois venir une femme pénétrante qui les déchiffrera bien plus impitoyablement que moi.

Cette femme s'avance; que son air

est modeste ! elle ne leve les yeux que pour voir si les autres femmes sont aussi modestes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut souffrir celles qui en ont moins qu'elle : celles qui en ont davantage lui déplaisent aussi, c'est pourquoi elle n'en épargne pas une.

Je demandois un jour à une femme de ce caractère, pourquoi ses exhortations étoient toujours moitié morale, moitié médisance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médisance me fait horreur : à la vérité je suis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'affaisonner mes remontrances d'un peu de sel critique ; car on veut de l'agrément par tout, même dans la correction : Il faut bien faire passer la morale à la faveur de quelques traits de satire. Parlez plus sincèrement, lui repartis-je ; & dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale faire passer force médisances.

Revenons à cette faiseuse de portraits qui prend séance dans notre Cercle : Elle

ſçait ſi bien ſon métier, qu'en un ſeul trait d'hiſtoire elle vous peindra deux ou trois caractères différens, ſans compter le ſien propre, que vous connoîtrez par ſa manière de raconter.

Connoiſſez-vous, dit elle, ce négociant, il eſt très-honnête homme; ſon induſtrie a commencé ſa fortune, & ſa probité l'a achevée: il eſt comblé de biens; mais tout riche qu'il eſt, hélas que je le plains! ſa fille a échoüé avant que d'arriver au port du mariage, & ſa femme a fait naufrage dans le port même.

Enſuite elle vous fera admirer la politique d'une ſage indigente, qui reçoit tout d'un Financier ſans lui rien accorder; cela s'appelle, dira-t-elle, une vertu à l'épreuve. Mais par malheur pour cette vertueuſe perſonne, le monde juge mal des choſes; on croit que chez les Financiers, en amour comme en affaires, les articles de la recette ſuivent de près ceux de la dépense; & que ces Meſſieurs là ſont accoutumés à recueillir auſſi tôt qu'ils ont ſemé.

A mon égard, continuë cette charita;

ble personne, je serois bien caution que l'homme d'affaire dont j'ai parlé, n'a d'autres vûes que de retirer des occasions du vice, celle à qui il fait du bien; je le connois à fond, je faisois l'autre jour son éloge en bon lieu; je disois que personne n'est plus généreux, & qu'il n'a rien à lui.

J'en conviens, dit un mauvais plaisant qui m'interrompt, on peut dire que l'homme que vous louiez n'a rien à lui, car il n'est riche que du bien d'autrui.

C'est trop écouter cette médisante; il est tems que quelqu'un l'interrompe, pour sauver la réputation de tous ceux qu'elle connoit, & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

Celle qui va l'interrompre, est une femme sçavante, qui vient se plaindre à un Poète de la clique, qu'une de ses Compagnes va se marier: Quelle perte pour nous, s'écrie-t-elle! Plus de commerce d'esprit, plus de conversations sçavantes, plus de prose, plus de vers, le mariage absorbe tout; la pauvre fille écrivoit avec tant de délicatesse, son fille

étoit enjoué, les pensées fines, les applications justes, adieu la délicatesse, adieu la justesse; car enfin pour une femme qui compose, un mari est une distraction continuelle.

Oùi, certes, répond le Poëte, le mariage enchaîne l'esprit aussi bien que le cœur se dégage, & l'esprit demeure dans les fers. Un de mes amis, tant qu'il fut garçon, produisoit chaque semaine un volume de Poësies gaillardes. Depuis trois ans qu'il est marié, je n'ai pû tirer de lui qu'une Elegie plaintive, & quelque Epître chagrine.

Scavez-vous bien, reprit la scavante désoiée, ce que notre amie m'allégué pour excuse? L'amour, Monsieur, l'amour: la belle raison pour se marier! L'amour a-t-il jamais inspiré le mariage aux Poëtes? Que ne garde-t-elle sa tendresse, pour rendre ses Poësies plus touchantes & plus animées? L'amourveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée; continuë-t-elle; à l'entendre parler on eût dit qu'elle auroit eu plus de délicatesse que

de passion, & plus d'imagination que de sentiment, je croyois qu'elle me ressembloit, & que son cœur étoit tout esprit; mais hélas ! & son cœur & son esprit sont tout corps: quand je lui en fais des reproches, elle répond que l'amour fut toujours ami des Poètes, & que j'ai tort de vouloir les mettre mal ensemble. Je vous en fais Juge, Monsieur; n'est-ce pas elle qui cherche *noise*? Quand on a intérêt de ménager l'amour, il ne faut pas en venir aux extrémités avec lui; c'est le pousser à bout que de se marier.

S'il n'y avoit que l'amour à perdre en se mariant, reprend le Poète, ce seroit peu; mais qui ne sçait que l'Hymen éfarouche les Graces & les Muses? J'ay lû dans une Fable inconnüe aux Anciens, qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hippocréne tarit le lendemain.

Un génie marié, est un génie stérile. En effet, les productions de l'homme sont bornées; il faut opter de laisser à la prosterité ou des ouvrages d'esprit, ou des enfans.

Mais j'apperçois un objet des plus

tristes, qui vient interrompre la conversation comique du vieux Poète garçon, & de la femme de Lettres.

C'est un homme en grand deuil ; il a outre l'appareil, la queue de son manteau qui couvre toute l'antichambre, & le bout de son crêpe est encore sur l'escalier. C'est un Spectre de drap noir ; que vient-il faire dans une assemblée de plaisir ? Il sort de l'Enterrement ; que ne va-t-il achever de pleurer chez lui ? Cependant il est homme de condition ; il a perdu son pere : on lui doit des complimens de condoléance ; mais pourquoi vouloir partager sa douleur ? Il ne vient ici que pour vous faire part de sa joye ; la succession est si grosse, qu'il ne sçait à qui le dire : Il cherche par tout qui le félicite, il faut pourtant s'affliger d'abord avec lui par bienéance : Que je sois fâchée, lui dit une Dame ! . . . Je suis bien aise, dit nôtre Orphelin, en prévenant le triste compliment, je suis bien aise de vous trouver si à propos, on m'a dit, Madame, que vous avez un bel ameublement dont vous voulez vous défaire, je m'en accommoderai.

Je ne puis vous exprimer, lui dit un

cousin, combien je suis sensible à votre affliction, & j'yrai au premier jour chez vous pour vous rémoigner. . . . Je déloge demain, dit brusquement notre homme, je prens une maison magnifique: vous la connoissez, c'est celle que ce Banquier faisoit bâtir quand il fit banqueroute; les créanciers m'en accommodent.

Un troisième consolateur vient encore à la charge, & la larme à l'œil lui fait en longs complimens l'Oraison funèbre du défunt: Ce que j'estime le plus dans mon pere, continuë l'héritier, c'est qu'il ne m'a laissé aucunes dettes: si vous sçaviez l'ordre admirable qu'il a mis à ses affaires, & les grands biens que j'ai trouvez... Hé! corbleu, Monsieur, s'écrie un Misantrope chagrin, votre pere mourut hier, pleurés du moins aujourd'hui, vous vous réjouirez demain de la succession.

Bon reprend un soutnois, qui feint de vouloir l'excuser, son pere l'a assez affligé d'avoir vécu jusqu'à soixante & quinze ans; on ne peut pas s'affliger devant & après la mort d'un homme.

d'ailleurs, c'étoit un Parâtre, un dénaturé, qui n'a jamais fait plaisir qu'à lui-même: il plaignoit à ses enfans jusqu'à l'éducation, & je dirois volontiers pour Monsieur son fils, enfin mon pere est mort, & sa mort est le premier bien qu'il m'ait fait de sa vie.

Notre sot est charmé qu'on lui prouve qu'il a raison de se consoler: le sournois malin l'engage insensiblement dans une conversation indifférente, puis ensuite dans une plus enjouée; & lui qui ne rit jamais, se met à rire par malice, pour obliger le fat à rire aussi. Il pousse enfin la chose jusqu'à lui faire chanter avec lui la contre-partie d'un air à boire. Et quand il est à l'endroit le plus gai, il s'arrête tout court, & le tire doucement par le bras: Monsieur, lui dit-il, d'un ton affligé, je vous demande pardon, si j'ai violencé votre douleur pour vous faire chanter dans le triste équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deuil baisse les yeux: il est si honteux de se surprendre en chantant, qu'il sort sans dire un seul mot, & même sans achever l'air à boire qu'il avoit commencé.

Il y a long-tems qu'on a remarqué que la tendresse filiale n'est pas comparable à l'amour paternel. Il y a long-tems aussi qu'on en a cherché les raisons : je ne sçai si quelqu'un a trouvé avant moi celles que je vais dire, originales ou non, les voici.

Je suppose qu'un fils aime son pere ; selon toute l'étenduë des obligations qu'il lui peut avoir ; & que le pere n'aime son fils que parce qu'il lui appartient : la tendresse paternelle l'emportera encore , car l'amour de propriété est toujours plus fort que l'amour de reconnaissance.

Un pere qui perd son fils perd un bien qui lui appartient , & le fils perd un maître à qui il appartenoit ; vous sentez bien la différence de ces deux pertes.

Il y a peu de peres qui ayent obligation à leurs enfans , & nous devons tous au moins la vie à nos peres. Croiroit-on que ce fût une raison pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment ? Cette raison est bien injuste , elle est pourtant naturelle ; nous n'aimons guère ceux à qui

nous devons, nous aimons mieux ceux qui nous doivent; & l'on se console plus aisément de la mort d'un créancier, que de celle d'un débiteur.

C'est cette nature injuste qui fait qu'un orphelin se réjouit de la mort d'un pere, qui se seroit affligé de le voir seulement indisposé.

Un pere regarde la vie d'un fils comme une continuité de la sienne propre: Ce fils cesse-t-il de vivre, le pere commence à sentir la mort. Combien d'enfans au contraire ne commencent à goûter la vie, qu'après la mort de leurs peres?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard, que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme, l'expérience l'apprend, & mille raisons le prouvent. Une des principales, c'est la différence des réflexions que la mort fait faire aux uns & aux autres.

Mon pere meurt à soixante & dix ans, dit en lui-même cette homme qui n'en

à que trente ; j'ai donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainsi on se flate ; mais on se console. Mon fils vient de mourir, il n'avoit que trente ans, j'en ai soixante ; j'ai beau me flatter, je ne vois rien de consolans dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel, le pere doit finir avant son fils. Si tous les enfans mourroient de douleur à la mort de leur pere ; le genre humain périroit bientôt. N'est-ce point pour prévenir ce malheur, que la nature a pris soin d'endurcir le cœur des enfans.

Ce qui fait encore qu'un pere a plus de naturel que son fils, c'est qu'il est toujours plus vieux que lui, les liens du sang se fortifient avec l'âge, à mesure que les passions s'affoiblissent & que leur nombre diminue.

La rupture des liens du cœur est d'autant plus sensible qu'ils sont en plus petit nombre ; & l'on peut dire qu'à un certain âge un pere ne tient presque plus au monde que par ses enfans.

La nature nous fournit dans les ar-

pres une image de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'un arbre communique la sève, c'est à dire, en terme de Jardinier, son amitié aux branches qui sortent de lui, & nous ne voyons point que la sève retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats vont conclure de là, que l'ingratitude est donc fondée sur la nature; qu'ils considerent dans ce même arbre, que les branches ressentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige, que la tige ne ressent celui qu'on fait à ses branches. Un Poëte Italien ajoûteroit que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de coignée qui abat la tige, & que la tige dénaturée reverdit souvent de joye, après qu'on lui a coupé ses branches.

La contrariété de ces deux comparaisons dans un même sujet, me met en humeur de chercher quelques raisons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ai dit que les peres sont plus touchez de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de

ieurs peres : voici quelques motifs de consolation pour ceux-ci , & d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celui qui te doit survivre ; avertissement fatal , objet importun : cet objet disparoît , sujet de consolation.

Tu vois dans ton pere celui à qui tu dois survivre , en le voyant tu raisannes ainsi : Je suis venu en ce monde trente ans après lui , je n'en dois sortir que trente ans après ; tant qu'il vivra , j'ai mes trente années franches. Par ce raisonnement , la vie du pere fait dans l'imagination du fils une espece de rempart contre la mort , ce rempart tombe , sujet d'affliction.

Un fils est accoûtumé dès sa naissance à avoir un pere ; il est attaché à lui par les préjugez de l'enfance. Est-il de plus forts liens & plus difficiles à rompre ?

A l'égard du pere , il n'a commencé d'avoir des enfans que vers l'âge de raison ; & cette raison à dû l'empêcher de

s'attacher trop à une chose qu'il pouvoit perdre.

Un pere perd à la mort de son fils une personne qu'il aime; un fils perd en son pere une personne dont il est aimé: c'est perdre beaucoup davantage, puisque la perte est plus irréparable. Il est bien difficile de retrouver qui nous aime; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

Ajoutez à cela; qu'un pere qui perd un fils, peut esperer d'en avoir d'autres; mais à parler juste, on ne peut avoir qu'un pere en sa vie.

Les réflexions commencent à m'ennuyer, rentrons dans le Cercle Bourgeois; j'y remarque qu'un faiseur de réflexions continuelles, est un ennuyeux personnage; il ne vous donne pas le tems de respirer.

Ce jeune Magistrat a beaucoup d'esprit; mais il dogmatise pour se rendre plus vénérable. Il dit tout par maximes, jusqu'aux complimens, il veut être solide dans les conversations les plus

enjouées, & ne badine que par sentences.

C'est une chose admirable, lui dit une grosse réjouie, que vous sçachiez si bien faire le vieillard à trente cinquans; votre voisine qui en a cinquante; n'a pas si bonne grace à faire la jeune.

Une vieille, répond notre jeune Doyen, une vieille qui travaille à se rajeunir, & qui veut revoir le pays du bel âge, y va plus loin qu'elle ne croit; en courant à la jeunesse, elle retombe dans l'enfance.

A qui en veut cette Dame qui traverse l'assemblée sans regarder personne? Son habillement est plus que négligé, sa coëfure n'est qu'ébauchée: elle a les yeux batus & la voix éteinte; vous devinez bien que c'est une joüeuse: elle tire à part notre homme grave, pour lui emprunter vingt Louir-d'or qu'elle lui demande tout bas. Oüi da, répond-il tout haut, afin qu'on l'entende, ma bourse est à votre service; mais considérez à quelles extrémité le jeu. . . Hé! donnez vite, interrompt la Joüeu-

se, on m'attend. Faites réflexion, continué-t-il en cherchant sa bourse, que vous étiez il a six mois la plus charmante personne du monde: La reconnoissez-vous, Mesdames, depuis qu'elle s'est abandonnée au désordre du Lansquenet? Hélas! si une femme possédée du jeu, oublie de se parer & de conserver sa beauté, que n'oublieroit-elle point dans l'occasion.

La Joïeuse avale cette avançie dans l'esperance de vingt Loüis d'or; le précheur indiscret les tire de sa bourse, en continuant de moraliser avec une telle application, que la Joïeuse a pris la bourse, couru au Lansquenet, & perdu l'argent avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devoit point joüer.

Mais il n'est pas tems de s'impacienter, il ne fait encore que commencer son sermon; la Joïeuse vient de lui fournir un texte, il va diviser en trois points la conversation; que je plains deux ou trois femmes dont il s'est fait un auditoire! elles voudroient bien le laisser parler tout seul, mais elles ont des procès; elles iront bientôt le fatiguer
par

par leurs sollicitations ; il est bien juste qu'elles se laissent ennuyer par ses réflexions.

Réjoüissez vous, Mesdames, je vois venir un jeune Cavalier de ceux que vous appelez de jolis hommes, celui-ci est des mieux tournez. Il attire déjà vos regards, je prévois que vous l'écouteriez plus volontiers que le Sénateur, que son arrivée a interrompu ; ses discours seront moins chargez de morale.

A peine l'aimable Cavalier a-t-il paru, qu'il est entouré de toutes les femmes du Cercle, les unes le connoissent, les autres ont envie de le connoître ; toutes enfin, s'empressent de l'approcher. Quelle fureur, s'écrie mon Siamois. . . .

Ici je m'arrête tout court pour répondre à un Critique, qui me demande d'où vient présentement ce Siamois, & de quoi je m'avise de le faire parler ici. Franchement je ne me souviens pas bien moi même où je l'ai laissé, j'ai dû le placer à quelque coin de mon Cercle Bourgeois, pour être spectateur de tout

ce qui s'y passe. J'ai tort de vous l'avoir fait perdre du vûë ; & puisque j'avois commencé de voyager avec lui, il eût été plus régulier de l'avoir toujours à mes côtez. Mais qui sçait si cette régularité ne vous eût point ennuyé ? J'aime mieux encore que mes Amusemens soient irréguliers qu'ennuyeux.

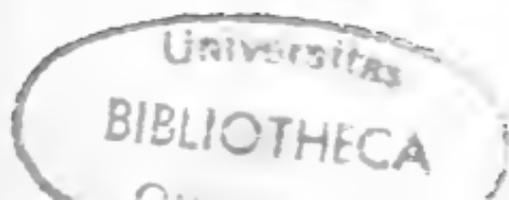
D'ailleurs, en commençant ce Livre, j'ai fait mes conventions. Souvenez-vous-en : ne suis-je pas convenu avec moi-même, que je ne suivrois exactement ni le voyage ni le Siamois ? Je finirai donc comme j'ai commencé, sans me gêner, ni dans le dessein, ni dans les sujets, ni dans le stile ; en un mot, je me mets au-dessus de tout, excepté du bon sens.

C'est donc seulement parce qu'il m'en prend envie, que je quitte la digression, pour sçavoir du Siamois pourquoi il s'est tant recrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme (ce sont ces termes.) N'ai-je pas raison de m'étonner, continuë-t-il ? La plûpart de ces femmes me paroissent modestes dans leur maintien, sages dans

leurs paroles : je crois voir en elles une raison solide ; une mouche les pique, les voilà aux champs ; la vûe d'un jeune homme les mets hors des gons. Est-ce donc ainsi que l'amour ? . . . Doucement, mon cher compagnon, doucement.

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modestie, & contre la bienséance : je connois en elles une passion presque aussi forte, & d'autant plus dangereuse, qu'elles peuvent s'y abandonner sans honte : cette passion c'est la curiosité.

Ce n'est pas amour, par exemple, c'est curiosité pure, que cet empressement pour le Cavalier qui vient d'entrer ; premièrement curiosité de voir de près son habit ; c'est un habit d'invention ; tout couvert d'une broderie imaginée, & méditée à fond ; le dessein leur plaît, il est bizarre, extravagant & raisonné ; pour en étudier l'effet : le Cavalier s'est enfermé cinq ou six matinées avec son Brodeur ; ce chef-d'œuvre de génie mérite bien toute l'attention des Dames.



Autre motif de curiosité pour elles : ce joli homme a la vogue depuis peu ; c'est la dernière mode, & il n'est permis qu'aux Provinciales de ne le point connoître.

Fort bien, me dit le Siamois, on m'a déjà fait comprendre combien vos Parisiennes sont scrupuleuses sur les modes, elles auroient honte de porter un habit de l'an passé ; selon la règle des modes, ce joli homme leur paroîtra bien laid l'année qui vient.

Mais je leur pardonne de suivre l'usage du pays, je suis fâché d'avoir mal interprété leur curiosité ; je ne jugerai plus de cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de votre joli homme, la curiosité me prend aussi de sçavoir, si son esprit répond à sa figure ; mais il n'a point encore parlé, commencera-t-il bientôt ? Les Dames qui l'entourent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler, écoutons.

Elles lui adressent toutes la parole ;

que répond-il ? tantôt oui, tantôt non, & tantôt rien : il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, & sourit à celle-là d'un air si mystérieux, qu'on croit qu'il y entend finesse ; on devine qu'il a tout l'esprit du monde ; sa physionomie parle, son air persuade, mais sa représentation fait toute son éloquence ; si-tôt qu'il s'est montré, il a tout dit.

C'est dommage que la nature n'ait pas achevé son ouvrage ; pour peu qu'elle eut joint d'esprit à un extérieur si prévenant, on lui eut passé mille balivernes pour un bon mot.

Mais nos Dames commencent à se lasser d'entretenir une idôle ; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un qui lui réponde. Le Cavalier va dans la chambre voisine, ne pensant qu'à étaler ses charmes ; mais il est frappé d'abord de ceux d'une jeune femme ; il l'assiège des yeux, il la minaude, il l'aborde enfin.

Cette Dame est fort réservée ; mais tout charmant que lui paroisse le Cavalier, son abord ne l'alarme point,

& c'est encore la curiosité qui l'expose avec lui au péril d'un tête-à-tête : Elle se dispose donc à écouter l'Avanturier. Voyons comment il se tire d'affaire avec elle.

Il doit être fort embarrassé auprès de cette femme ; elle a beaucoup d'esprit, elle ne se payera pas de mines ; cependant nous en voyons des plus spirituelles qui ne méprisent pas un bel extérieur : aussi notre joli homme se promet-il bien qu'en persuadant qu'il aime, il persuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en usage les tours d'éloquence les plus fins, & les expressions les plus touchantes du langage muet ; c'est sa langue naturelle, il la parle bien, mais la belle Dame l'entend mal : que fera-t-il donc pour s'expliquer clairement ? Il a au doigt un diamant d'un grand prix, il faut trouver une manière galante de l'offrir : il prend un air enjoué & badin, qui lui donne lieu de poser sa main dans toutes les attitudes qui peuvent faire briller son diamant aux yeux de l'indifférente. Il l'ébloûit, elle tourne la tête d'un autre côté, ce badinage l'importune ; c'est pourtant l'unique

ressource du sot, il est fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme lui, & d'un diamant comme le sien; c'est une insensible, c'est une cruelle.

Dans le moment qu'il desespere de son entreprise, cette cruelle, cette insensible lui saisit brusquement la main, pour voir de près le diamant dont elle détournoit d'abord les yeux; quel changement de fortune pour un amant rebuté! Il reprend courage, & pour faire une déclaration en abrégé, il tire la bague de son doigt & la presente. On la prend; & afin de la mieux considérer, on redouble d'attention: il redouble d'esperance & de hardiesse, il croit être en droit de baiser une main qui reçoit son diamant. La Dame est si attentive à le regarder, qu'elle ne pense point à se fâcher, au contraire elle sourit, & sans autre cérémonie met la bague à son doigt.

C'est à présent que la coquète est assurée: l'amant transporté de joye, propose l'heure & le lieu du rendez-vous. Monsieur, lui dit alors la Dame,

d'un grand sang froid, je suis charmée de ce diamant; & ce qui fait que je l'ai accepté sans scrupule, c'est qu'il m'appartient: Oüi, Monsieur, le diamant est à moi: mon mari le prit sur ma toilette il y a trois mois, & me fit croire ensuite qu'il l'avoit perdu.

Cela ne peut être, repliqua le fat; c'est une Marquise qui me la troqué.

Justement, continuë la femme, mon mari connoît cette Marquise; il lui a troqué mon diamant, la Marquise vous l'a troqué, & moi je vous le prens pour rien: quoique mon mari méritât bien que je fusse d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçu de la Marquise.

A ce coup imprévû, le joli homme demeure interdit & confus: c'est en cette occasion que je lui pardonne d'être muet, un homme d'esprit le feroit à moins.

Après le dénouëment de cette scène, on entend du bruit dans l'antichambre; c'est un pauvre valet qui voit entrer un

homme tout doré. Hé! bon jour, lui dit le valet, bon jour, mon ancien Camarade. Tu en a menti, replique l'autre, avec un soufflet. Sotisse des deux parts: le valet ne pense pas à ce qu'il est, ni l'autre à ce qu'il a été; la pauvreté ôte le jugement, & les richesses font perdre la mémoire.

Cet homme qui s'offense de la familiarité d'un valet, familiarise avec un Duc & Pair: quelle distance de lui au Duc! mais entre lui & le valet, je ne vois que le tems & l'argent.

Vous vous étonnez qu'il se méconnoisse depuis peu; il étoit, dites-vous, si modeste dans les premiers tems de sa fortune; d'accord, il eût été le premier à vous dépeindre l'état naturel de sa misere passée, & les miracles de sa prospérité subite. Tout cela frapoit encore les yeux du monde, & il se faisoit un mérite d'en parler, pour fermer la bouche à ceux qui en parloient avant lui; ont-ils commencé à se taire. Il s'est tû: A mesure que les autres oublient la bassesse de notre origine, nous l'oublions aussi, mais par malheur les autres s'en

ressouviennent de tems en tems : & quand nous avons une fois commencé à nous oublier, c'est pour toujours.

Ce grand Seigneur fut toujours élevé en grand Seigneur ; son ame est aussi noble que son sang, je l'estime sans l'admirer ; mais celui qui par les vertus s'éleve au dessus de son sang & de son éducation, je l'estime & je l'admire.

Toi donc de qui les vertus égalent la fortune, pourquoi cacherois tu un défaut de naissance, qui releve l'éclat de ton mérite.

Et toi qui n'a d'autres mérites que d'avoir fait fortune, fais-nous voir toute la bassesse du passé, nous n'en sentirons que mieux le mérite de ton élévation.

Ceux qui sont tombez du haut de la fortune, regardent toujours l'élévation où ils ont été ; mais ceux qui se sont une fois élevez, ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il seroit salutaire à ceux-

ci, de bien envisager leur première bassesse, pour tâcher de n'y plus retomber; & ce seroit un bien pour les autres de perdre de vûë une élévation qui leur fait mieux sentir la grandeur de leur chute.

Voilà, dit-on, un homme qui fait si fort le grand Seigneur, qu'il semble qu'il n'ait jamais été autre chose. Hé! c'est souvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'apperçoit qu'il ne l'a pas toujours été.

Pendant que j'ai fait mes réflexions mon Siamois a fait aussi les siennes; il s'étonne moins de l'homme doré qui se méconnoit, que de l'assemblée qui semble le méconnoître aussi.

On lui fait un accueil de Prince; ce ne sont pas des civilitez, ce sont des adorations. Hé! n'êtes vous pas contents, s'écrie notre Siamois, n'êtes vous pas contents d'idolâtrer les richesses qui vous sont utiles? Faut-il encore idolâtrer un riche qui ne vous sera jamais d'aucun secours?

J'avouë, continuë-t'il, que je ne

puis revenir de mon étonnement je vois entrer dans votre Cercle un autre homme de bonne phisionomie, on ne fait nulle attention sur son arrivée. Il s'est assis, il a parlé, & parlé même de très-bon sens, cependant personne ne l'a écouté, & j'ai pris garde qu'insensiblement chacun défiloit d'un autre côté, en sorte qu'il est resté seul à son bout.

Pourquoi le fuit-on ainsi, ai-je dit en moi-même, a-t'il la peste?

Dans l'instant j'ai remarqué que tous ces déserteurs se rangoient auprès de l'homme doré qu'on fêre tant; j'ai compris par là que la contagion de celui ci c'est la pauvreté.

O Dieux! s'écrie le Siamois, entrant tout à-coup dans une entouffisme semblable à celui où vous l'avez vû dans sa lettre; O Dieu! transportez-moi vite hors du pays où l'on ferme l'oreille aux sentences du pauvre, pour écouter les sottises du riche; il semble qu'on refuse à ce vertueux mal-vêtu, sa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche sot au rang des Dieux. En voyant

tela, j'aurai presque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur prospérité: celui ci fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à présent une Divinité. Ah! si la tête tourne à ce nouveau Dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encensent.

Il ya parmi nous, continuë r'il, des peuples qui adorent un certain oiseau, à cause de la richesse de son plumage. Pour justifier la folie où leurs yeux les ont engagez, ils se sont persuadez que cet animal superbe a en lui quelque esprit divin qui l'anime; leur erreur est encore plus tolérable que la vôtre; car enfin cet animal est muet; mais s'il pouvoit parler, ainsi que votre homme doré, ils reconnoitroient que ce n'est qu'une bête, & cesseroient peut être de l'adorer.

L'entousiasme eût mené trop loin notre Voyageur sincere; pour l'obliger à ne plus parler, je lui fis remarquer un personnage du Cercle qui mérite bien qu'on leve le voile dont il se couvre pour attirer la confiance des sots.

Examinez-le bien; ce sérieux ex-

travagant. Sa marotte c'est la probité: marotte aimable si son cœur en étoit attaqué, mais il n'en est frappé qu'à la tête.

On ne s'est point encore apperçu qu'il fut ni voleur, ni faussaire: sur cette confiance, il se met à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foi aveugle pour ce qu'il dit, écoutez-le comme la vérité même. Affirme-t'il que ce roturier est noble, on n'ose plus lui demander ses titres.

Bien plus, il veut être crû sur les choses d'opinion, comme sur les choses de fait.

Hier deux Astromônes, bons amis d'ailleurs, mais ennemis mortels dans la dispute, en étoient déjà aux injures; l'homme de probité arriva, & ne dourant point qu'un seul mot de sa bouche ne dût établir la paix entr'eux, fiez-vous à moi, dit-il au plus emporté; en homme d'honneur, ce n'est point le monde qui tourne, c'est le Soleil.

- S'il fait quelque affaire, il prétend que son mot soit un Arrêt dont on ne puisse appeller sans injustice. Il s'offense qu'on songe seulement à prendre avec lui les sûretés ordinaires. On doit sçavoir, que la promesse verbale vaut mille Contrats. Il eût volontiers exigé des parens de la femme, qu'ils la lui eussent donné en mariage sur la parole.

Il se pique d'être toujours exactement vrai dans les expressions. Selon lui l'exageration est un mensonge horrible; & c'est trahir la vérité que de s'exprimer foiblement dans les choses mêmes qu'on devoit taire. Où trouverons nous donc un modèle de cette exactitude impraticable? Vous le trouverez en lui seul; pesez bien, vous dira-t'il, la force de mes paroles. Vous devez croire simplement ce que je vous dis, rien de moins, ni rien au-delà: en une occasion seule il vous permettoit d'ajouter, c'est quand il fait son propre éloge, & il le fait à tout propos.

Sur quelque sujet que roule la con-

versation, il s'y jette à bon sens perdu ; pour faire l'étalage de ses vertus.

Une femme, par exemple, après avoir bien éprouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens, ni galanterie, ni sincérité, s'écriera plaisamment : Ah ! j'ai tort, Messieurs, j'ai tort il y a encore de la sincérité parmi les hommes, ils disent tout ce qu'ils pensent des femmes.

A propos de cette espece de sincérité ; notre homme croit pouvoir mettre sur le tapis celle dont il se pique ; chacun a ses défauts particuliers, dit-il, mais tout le monde a celui de la dissimulation : mon défaut à moi, c'est d'être trop sincere.

On tombe sur une autre matiere : il y a des riches si durs, dira un homme ruiné, qu'il entre de la dureté dans leur compassion même ; s'ils regardent le malheur d'autrui, c'est pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel excès de dureté, s'écrie l'hom-

me d'honneur ; à mon égard , je tombe dans un excès tout opposé , je m'attendris d'un rien , je suis trop bon ; c'est encore un défaut dont je ne me corrigerai jamais.

Un autre enfin , qui dans la suite d'un récit , prononce par occasion le mot d'avarice , se voit interrompu par le personnage , qui déclare net que la libéralité est son vice.

Ah ! Monsieur , dit froidement l'homme interrompu , vous avez là de grands vices , sincérité , bonté , libéralité : l'excès de modestie qui vous fait avouer ces vices , fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voilà , ce me semble , rompre en visière à l'homme d'honneur ; c'est tirer sur lui à brûle pourpoint : il devrait être cruellement blessé ; cependant il n'a pas seulement senti le coup ; il s'est fait un calus de vanité qui le rend invulnérable ; il prend tout en bonne part : dites-lui d'un ton ironique : O le grand Heros de probité ! il croit la chose à la lettre : déclarez-lui tout net ; que

vous le connoissez pour un franc scélerat ; c'est une ironie , vous plaisantez , & il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu , comme vous voyez , avec un esprit si bien tourné : cette humeur commode , met toute l'assemblée en goût de raillerie. Quel régal pour les diseurs de bons mots ! ils peuvent là se rendre intelligibles à tous , hors à celui qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'est pas encore contente , le plaisir seroit de le piquer au vif pour confondre sa vanité ; ils se hazardent à l'attaquer en face , vous n'y gagnerez rien , vanité est un mur d'airain , tous vos traits s'éteignent , & votre venin ne fait que blanchir ; c'est pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie si mordante.

Mais je m'apperçois qu'il n'y aura rien de perdu ; voici un esprit de travers , qui prend pour lui tout ce qu'on a dit pour l'autre , il rougit , il pâlit , il perd contenance , il déserete enfin , & sort en menaçant des yeux toute l'assemblée.

Que juge-t-on de cette levée de bouclier ? Tout le pis qu'on peut, c'est l'esprit du monde : S'il n'avoit que la tête mal saine, dit-on, il n'auroit pas été si sensible ; mais apparemment sa conscience est si ulcerée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux ; en un mot, tout le blesse, parce qu'il est capable de tout.

Voilà deux caractères qui paroissent fort opposez ; cependant il seroit aisé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond : Quel est ce fond ? Devinez-le si vous pouvez : un mot ne suffiroit pas pour vous l'expliquer nettement, & je n'ai pas le loisir d'en dire davantage. J'entens venir un homme qui m'est connu ; il m'interromperoit sans miséricorde, j'aime autant le prévenir & me taire.

Silence, silence, & tenez-vous dans le respect ; vous allez voir paroître un de ces grands Seigneurs, qui croient que tout leur est dû, & qui doivent à tout le monde ; sa voix bruiante se fait entendre du bas de l'escalier ;

on vient l'annoncer, & chacun prend son sérieux lors qu'il entre avec un air riant & un visage ouvert qu'il referme tout-à-coup appercevant son ennemi: il lui sourit néanmoins par politique, & lui fait mille protestations d'amitié; mais en offrant les services, il pâlit comme un Gascon qui offre sa bourse.

A peine est-il assis, qu'il s'empare de la conversation, parle en même-tems à quatre personnes de quatre affaires différentes, interroge l'un sans attendre la reponse de l'autre, propose une question, la traite & la résout tout seul; il ne se lasse point de parler, on se lasse de l'entendre; chacun s'écoule; & voilà le Cercle fini.

Le Siamois me demande si notre Voyage l'est aussi. A peine est-il commencé, lui dis-je, vous n'avez encore fait que la première journée. J'y renonce donc, reprend-il brusquement; car avant que j'aye fait toutes mes réflexions sur ce que j'ai vû dans cette première journée, je serai trop vieux pour en faire une seconde.

Vous avez raison lui dis-je, la vie de l'homme est trop courte pour bien connoître un seul homme.

Il faudroit vivre au moins un siècle pour connoître un peu le monde, & en revivre encore plusieurs pour sçavoir profiter de cette connoissance.

Nous sommes trop curieux de sçavoir ce que le monde fait, & pas assez d'apprendre ce qu'il devoit faire; c'est pour cela qu'on voit tant de gens qui sçavent comme on vit, & fort peu qui sçavent vivre.

Le mot de *Sçavoir vivre*, renferme ce me semble, toute la sagesse humaine; cependant l'usage a bien affoibli cette expression. On appelle un homme qui sçait vivre, celui qui ne manque point de politesse; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expression dont on abuse encore, c'est celle de *Connoissance du monde*: tel passe pour connoître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits: un tel mourut hier, il avoit été ceci,

il avoit été cela ; il laisse douze mille livres : on parle de marier son héritière à un Seigneur malaisé. Telle & telle chose est arrivée : enfin, celui qui sçait le mieux toutes les minucies d'une histoire du tems, s'attire de l'attention & de l'estime ; c'est un génie supérieur, une bonne tête qui connoît le monde. Et si vous vous avisez de faire une réflexion solide sur ces événemens, on diroit de vous, c'est un parleur ennuyeux, qui ne connoît pas le monde.

On permet pourtant les réflexions satiriques ; mais on ne reçoit point celles qui instruisent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout ceci, le Siamois conclut, que la vie des François se passe à s'examiner & à se moquer les uns des autres : & j'en conclus moi, par rapport à mon sujet, que le plus grand & le plus ordinaire de tous les Amusemens, c'est celui que le Public donne aux particuliers, & que les particuliers donnent au Public.

Le Public est un grand spectacle tou-

Jours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers & les amuse.

Ces particuliers sont autant de petits spectacles diversifiez qui se présentent à la vûe du Public, & le divertissent.

J'ai déjà fait voir en racourci, quelques uns de ces petits spectacles particuliers ; notre Voyageur exige encore de moi que je lui dise un mot du Public.





AMUSEMENT

DOUZIÈME

ET DERNIER.

LE PUBLIC.

LE Public est un souverain, duquel relevent tous ceux qui travaillent pour la réputation, ou pour le gain.

Ces ames basses qui ne se mettent guère en peine de mériter son approbation, craignent au moins la haine & son mépris.

Le droit qu'il a de juger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ses jugemens,
que

que de Heros auroient été moins Heros ! que de Guerriers pacifiques ! combien peu de vertueux se seroient fait aimer ! que de scélérats se seroient fait craindre !

Les exhortations des peres, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, sans le Qu'en dira-t-on du Public, qui retient chacun dans son devoir.

Tout le monde fait sa cour au Public ; les ambitieux briguent sa faveur, & les honnêtes gens son approbation : les coquêtes veulent s'attirer ses regards, & les femmes de bien son estime, les grands recherchent son amitié, les petits n'en veulent qu'à son argent.

Le Public a l'esprit juste, solide & pénétrant ; cependant comme il n'est composé que d'homme, il y a souvent de l'homme dans ses jugemens.

Il se laisse prévenir comme un simple particulier, & nous prévient ensuite par l'ascendant qu'il a pris sur nous depuis tant de siècles,

On a beaucoup de vénération pour ses jugemens : car on sçait que c'est un Juge insensible à l'intérêt & aux sollicitations.

Il y a tel particulier qui vit & meurt dans ses préventions ; mais comme le Public ne meurt point, il revient infailliblement des siennes ; quelquefois par malheur il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois siècles , chacun jouïroit à la fin de la reputation qu'il mérite.

Cela ne seroit pourtant pas sûr , car ce Public est si malin , qu'il rend moins volontiers justice aux vivans qu'aux morts ; & que souvent il n'éleve les morts que pour rabaisser les vivans.

Le Public est un vrai Misantrope ; il n'est ni complaisant ni flatteur : aussi ne cherche-t-il point à être flaté. Il court en foule aux Assemblées où on lui dit les veritez : & chacun des particuliers qui composent ce tout, aime encore mieux se voir draper, que de se priver du plaisir de voir draper les autres.

Le Public est le plus sévere & le plus

un critique du monde ; cependant un Vaudeville grossier suffit pour l'amuser toute une année.

Il est constant & inconstant ; on peut dire que depuis le commencement des siècles, l'esprit public n'a point changé : voilà la constance ; mais il est amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façons d'agir , de langage & de modes ; rien n'est plus inconstant.

Il est si grave, qu'il imprime la crainte à ceux qui lui parlent, & si badin qu'une coëfure de travers fera rire tout un auditoire.

Le Public est servi par les plus grands Seigneurs , quelle grandeur , mais il dépend de ceux qui le servent , qu'il est petit !

Le Public est , pour ainsi dire, toujours en âge viril par la solidité de sa raison. C'est un enfant , que le moindre jouët fait courir comme un écervelé ; c'est un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, sans sçavoir à qui il en veut , & qu'on ne peut

faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne feroit point à chercher des contrarietez dans le Public, puisqu'il a en lui toutes les vertus & tous les vices, toute la force & toute la foiblesse humaine.

Qu'il est heureux ce Public ! les Rois lui font bâtir de superbes édifices, & lui laissent de beaux monumens, afin qu'il se souviene d'eux. Tous les Historiens travaillent à son Histoire : c'est pour lui qu'on laboure, qu'on sème & qu'on recueille ; c'est pour lui chercher des commoditez qu'on approfondit les beaux Arts. Combien d'honnêtes-gens abrègent leurs jours pour lui fournir de beaux exemples & de sçavantes instructions ! combien de Poëtes & de Musiciens se creulent le cerveau pour le réjouir ! En un mot, on sacrifie à son utilité la vie & les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur sérieusement établi ; mais quelque Comique vous dira que le Public ne peut être heureux, puisqu'on lui empoisonne son vin, & que toutes les maîtresses sont infidèles.

Reprenons le sérieux, pour considérer la véritable grandeur du Public; c'est de lui qu'on voit sortir tout ce qu'il y a de plus considérable dans le monde : des Souverains pour gouverner les Provinces, des Intendans pour régler, des Guerriers pour combattre, & des Héros pour conquérir.

Après que ces Gouverneurs, ces Magistrats, ces Guerriers & ces Héros se sont ainsi glorieusement répandus de toutes parts, ils viennent tous se rassembler à la Cour : là l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humanise, & la puissance disparaît.

Là ceux qui se distinguoient comme autant de Souverains, venant à se confondre parmi la foule des Courtisans, deviennent Courtisans eux-mêmes; & après s'être attiré les regards de tous, ils se contentent d'être regardés d'un seul.

Comme les regards relevent l'éclat des plus belles actions, chacun est jaloux de celui qui se les attire; mais chacun ne laisse pas de caresser celui dont il est jaloux.

C'est ainsi que le mérite qu'ils se connoissent réciproquement, & qui paroît l'unique lien de leur amitié, est souvent le principe secret de leur haine.

Il est de belles ames qui s'affranchissent de ces foibles vulgaires : & les véritables Héros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres, qu'à partager avec eux la lumière du Soleil.

Je conviens, dit mon Siamois en me disant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces Héros parfaits, & leur réputation est venuë jusques en mon pays; mais c'est pour voir encore quelque chose de plus grand que j'ai entrepris ce voyage; & voici le raisonnement que j'ai fait en traversant les mers. La France est pleine d'Hommes illustres, qui ne s'entraiment guère; il y a aussi quelques vrais Héros qui s'entre-estiment sincèrement; mais les uns & les autres s'accordent tous pour en révéler & en admirer un seul; il faut que ce soit un grand Homme!

F I N.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S ;

O U

RECAPITULATION
des pensées principales con-
tenuës dans cet Ouvrage.

*C*ette Table ne peut être utile qu'à ceux qui auront déjà lû les Amusemens, & qui voulant revoir quelque endroit, n'ont besoin que de quelques mots pour leur en rapeller l'idée.

A l'égard de ceux qui n'auront aucune idée de l'Ouvrage, ils auront aussi-tôt fait de lire le Livre entier que l'extrait le plus abrégé qu'on leur en pourroit faire.

Il faut remarquer que cette Table suit l'ordre des pages du Livre qui sont toutes chiffrées de suite.



AMUSEMENT

PREMIER.

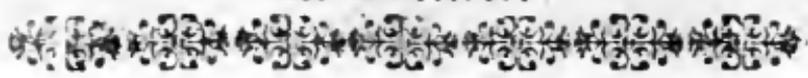
- P** Réface, qui fait corps avec le Livre
même. 3
- Vanité des Auteurs dans les Préfaces. 4
- Embarras d'un mauvais Auteur à la tête
de son Livre. *Ibid.*
- Que le jugement d'un Livre dépend sou-
vent de l'humeur où l'on est en le
lisant. 5
- Que le sérieux & le comique ne sont pas
incompatibles. *Ibid.*
- Tout est amusement : vertu seule occu-
pation. 6
- Les Auteurs stériles ont intérêt de sou-
tenir, qu'on ne peut rien imaginer de
nouveau. 7
- Ce que c'est qu'être original. *Ibid.*
- Piiler les Anciens ou les Modernes. 8
- Le Livre du Monde. 9
- Si le Monde est un Livre, c'est aussi un
pays, &c. *Ibid.*



AMUSEMENT

SECOND.

Le Voyage du monde.	p. 10
La Cour.	p. 11
La fortune de Cour.	ibid.
Le Terrain de la Cour.	ibid.
Le génie des Courtisans.	12
Patrons de Cour un homme caché derrière un autre homme.	ibid.
Vrai mérite obscurci par l'envie.	13
Obscurité dissipée, mérite récompensé.	ibid.
Courtisans oisifs.	ibid.
Médiocrité d'état, où se trouve le vrai mérite	14
Courtisans par intérêt, & Courtisans par devoir.	ibid.
Courtisans intéressés, les plus acharnés à la fortune.	15
Parallele des Courtisans & des petits Maîtres.	ibid.

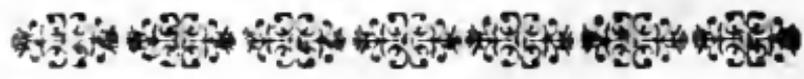


A M U S E M E N T

T R O I S I E' M E.

P A R I S.

Un Voyageur Siamois qui entre dans Paris.	p. 17
Le Siamois dans l'embarras de Paris.	p. 18
Idées Siamoisés sur les embarras de Paris.	p. 19
Turbulence des Parisiens.	ibid.
Leur raffinement sur les commoditez & sur les plaisirs.	20



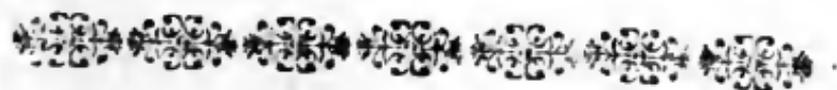
A M U S E M E N T

Q U A T R I E' M E.

L E P A L A I S.

Entrée du Palais.	p. 20
-------------------	-------

Les hommes amusez & occupez au Palais.	21
Monstre appelé Chicanne.	ibid.
Chicanne encore plus à craindre que l'injustice mêmes	22
Définition comique de la justice.	ibid.
Digression.	ibid.
Le Proces est éternel.	P. 23
Sommeil des Juges.	ibid.
Difficulté de bien instruire les Juges d'une affaire.	24
Avanture de la Comtesse solliciteuse.	ibid.
Le Siamois perdu au Palais.	26
Le Siamois retrouvé au Palais.	ibid.



AMUSEMENT

CINQUIÈME.

L'Opéra.	27
Entrée de l'Opéra.	ibid.
Reflexions Siamoises sur l'entrée & les billets de l'Opéra.	28
Description du pays de l'Opéra.	ibid.
Musiciens, habitans naturels de l'Opéra.	29



A M U S E M E N T

S I X I E' M E.

Le pays des Promenades.

Qu'il y en a de deux sortes.	31
Le Bois de Boulogne.	ibid.
Le Cours.	32
Les Tuileries.	ibid.
Les femmes des Tuileries, comparées par le Siamois à des oiseaux.	ibid.
Suite de la Comparaison.	33
Femmes difficile à définir.	ibid.
Diverses Nations de femmes.	34
On parle trop, ou trop peu des femmes.	35
Médisance.	36
Plus punissable que le larcin.	ibid.
Loi Siamoise sur la médisance.	37
Femmes encore plus jalouses de beauté que d'honneur.	40
Embarras d'une jeune personne qui veut p'être.	ibid.
Qu'il est difficile à une femme d'être bien avec les femmes.	41

Table

Que la jeunesse & la beauté s'en vont à mélure que la raison vient.	ibid.
Pudeur naturelle.	42
Pudeur affectée.	ibid.
Exemple de ces deux sortes de pudeur, dans les deux cœurs.	ibid.
Régie déréglée d'une femme qui sçait son monde.	43
Les femmes de bien méprisent les co- quêtes, & ne laissent pas de les imiter.	ibid.
Le pays de la galanterie.	44



AMUSEMENT

SEPTIÈME.

Le mariage: difficulté d'en parler selon le goût de tout le monde.	pag. 45
Conte du Peintre à qui un jeune Ament avoit demandé un Portrait de l'Hi- men.	45
Application du conte du Peintre.	57
Le pays du mariage peuple les autres.	49

Motifs de mariage.	50
Pourquoi tant de mauvais ménages.	ibid.
Que ceux qui se marient peuvent être heureux.	55
Ce que c'est que se marier.	ibid.
Séparations.	ibid.
Veuvage.	53
Tristesse du veuvage.	54
La veuve qui n'avoit point le don des larmes.	ibid.
Conte d'une autre veuve inconsolable.	55 &c.
Digestion.	57



A M U S E M E N T

H U I T I E' M E.

L' U N I V E R S I T E'.

Obscurité du pays Latin.	p. 58
Le pays de la science.	59
Géométrie	ibid.
Le pays de Systèmes.	60
Aristote & Décattes.	ibid.
Remarques sur les pays dont on a déjà patié.	61.



AMUSEMENT

NEUVIÈME.

LA FACULTE'.

Situation du pays de la Faculté.	62
Langue de ce pays.	ibid.
Vision fiévreuse d'un malade	63
Pensée badine sur les Charlatans.	64
S'il vaut mieux s'abandonner aux Médecins qu'à la Nature.	ibid.
Rapport entre les Médecins & les Intendants de maisons.	ibid.
Transition du pays de la Médecine à celui du Jeu.	75



AMUSEMENT

DIXIÈME.

LE JEU.

Jeu, espece de succession.	65
Le Lansquenec.	66

des Matières.

I dée abstraite du Siamois, sur une assemblée de Lansquenets.	67
F ragment d'une Lettre Siamoise.	ibid.
J oieuses.	68
A cadémies différentes & opposées.	ibid.
A cadémie bachique.	71
L e pays des Traiteurs.	ibid.
L es Caffez.	ibid.
L es pays des Bourdonnois.	72
L e pays de la Friperie.	ibid.
L e pays des Hales.	73
L e pays du Négoce.	ibid.
A utres pays.	74
P ays perdus.	ibid.



A M U S E M E N T

O N Z I E' M E.

L e Cercle Bourgeois.	75
L e Cercle Bourgeois est un conseil libre, &c.	ibid.
S entimens opposez des personnages du Cercle.	76
L e jeune étourdy & le vieillard.	78
C eux qui paroissent le contraire de ce qu'ils sont,	79

Table.

L'indolent.	<i>Ibid.</i>
La Lucrece & la Laïs.	<i>Ibid.</i>
Le nouveau riche.	80
La fausse modestie.	81
Médifance couverte.	<i>Ibid.</i>
Récit moitié morale & moitié médifance sur un Négociant.	82
Autre récit de la même efpece.	83
La femme fçavante & le Poëte.	84
L'héritier en deuil.	86
Que la tendrefle filiale n'eft pas com- parable à l'amour paternel.	90
Raiſon comique de la dureté de cœur des enfans pour leurs peres.	91
Comparaiſon de l'arbre.	92
Autre comparaiſon contraire.	<i>Ibid.</i>
Raiſon de conſolation pour un pere qui voit mourir ſon fils.	<i>Ibid.</i>
Raiſons d'affliction pour un fils qui voit mourir ſon pere.	94
Autres raiſons ſur le même ſujet.	<i>Ibid.</i>
Le jeune Doyen.	95
La Joieufe.	<i>Ibid.</i>
Le joli homme.	97
Digrefſion.	98
Curioſité des femmes.	99 &c.
Aventure du diamant.	102 &c.
L'homme doré & le valet.	104
RÉflexions ſur les gens de fortune.	105 &c.

des Matieres.

Entouffisme du Siamois	102
L'homme de probité.	110 &c.
L'esprit de travers.	114.
Le grand parleur.	115
Fin du Cercle Bourgeois.	116
Le sçavoir vivre.	117
Ce qu'on appelle connoître le monde.	<i>Ibid.</i>
Conclusion Siamoise.	118



AMUSEMENT

DOUZIEME

ET DERNIER.

Le Public.	120
Contrayetez dans le Public.	122
Véritable grandeur du Public.	125
Raisonnement Siamois.	126

Fin de la Table.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

F
or
bel
cen
cen



